

DES MOIS



AMITIÉS GRÉCO-SUISES - LAUSANNE
ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE JEAN-GABRIEL EYNARD - GENÈVE
BULLETIN N° 53 - NOVEMBRE 2020

ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE
JEAN-GABRIEL EYNARD

L'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard a été fondée au lendemain de la première guerre mondiale et son assemblée constitutive eut lieu en mars 1919. En se réclamant de la figure du grand philhellène dont la contribution à la guerre d'indépendance de 1821-1828 et à l'affermissement du nouvel Etat grec avait été si importante, l'association, dont le premier président fut l'historien et journaliste Edouard Chapuisat, se donnait d'abord des objectifs très variés. Ses statuts actuels lui reconnaissent le but de favoriser les échanges culturels et de resserrer les liens d'amitié entre les peuples grec et suisse. Elle les réalise essentiellement par la promotion de la connaissance de l'hellénisme de toutes les époques, en particulier par le truchement de voyages commentés dans le monde grec et par l'encouragement de l'enseignement de la langue grecque; des actions d'entraide lui permettent d'exprimer en diverses circonstances l'esprit de solidarité de ses membres et leur attachement aux valeurs humaines exprimées par la civilisation grecque.

Le comité de l'association comprend de 9 à 12 membres, dont le tiers doit être de nationalité ou d'origine grecque. Il est en principe renouvelé par quart tous les deux ans. Pour adhérer à l'association, il convient de s'adresser au Comité, case postale 5032, 1211 Genève 11, compte de chèque postal : 12-8216-7.

Cotisation annuelle:

membre individuel:	fr. 50.-
étudiant:	fr. 20.-
couple:	fr. 70.-
membre à vie individuel (versement unique):	fr. 500.-

Comité:

Président : M. Claude STYLIANOUDIS
Vice-Présidente: Mme Marianne WEBER
Trésorière: Mme Virginie NOBS
Membres:

Mme Camelia CHISU
Mme Claude HOWALD
Mme Vassiliki TSAITA-TSILIMENI
M. Matteo CAMPAGNOLO
M. Marc DURET
M. Olivier GAILLARD
M. Jean VAUCHER
M. Yannick ZANETTI

Membres d'honneur:

M. Bertrand BOUVIER
M. Laurent DOMINICÉ
M. Jean THOMOGLIOU

www.ass-grecosuisse-eynard.ch
presidence@ass-grecosuisse-eynard.ch

ASSOCIATION DES AMITIÉS
GRÉCO-SUISSES

L'Association des Amitiés gréco-suisse a été fondée en 1930 sur l'initiative du baron Pierre de Coubertin, désireux d'associer les Grecs résidant à Lausanne au renouveau du Mouvement olympique. Le premier président en fut le docteur Francis MESSERLI.

Son but est de créer et de maintenir des relations d'amitié entre la Grèce et le canton de Vaud dans divers domaines, notamment culturel. Elle organise des conférences et des rencontres; elle garde un contact régulier avec les professeurs de la Faculté des Lettres de l'Université et les représentants officiels de la Grèce et de l'Eglise orthodoxe.

Elle s'abstient de toute prise de position politique, tout en affirmant sa fidélité aux principes de la démocratie appliqués en Europe occidentale.

Elle publie un bulletin: *Desmos*, en français: le lien, dont le nom indique bien la raison d'être et les intentions.

On devient membre des Amitiés gréco-suisse en s'adressant au Comité: Amitiés gréco-suisse, c/o Alexandre Antipas, Av. du Léman 32, 1005 Lausanne; courriel: info@amities-grecosuisse.org; compte de chèque postal: 10-4528-0.

Cotisation annuelle:

membre individuel:	fr. 50.-
étudiant:	fr. 20.-
couple:	fr. 70.-
membre à vie individuel (versement unique):	fr. 500.-
membre à vie couple:	fr. 700.-

Comité:

Président: M. Alexandre ANTIPAS
Vice-président suisse:
M. Philippe DU PASQUIER
Vice-président grec:
M. Yannis GERASSIMIDIS
Trésorier: M. Michel ERB
Secrétaire: M. Pierre VOELKE

Membres:

M. Guillaume GEIGER
Mme Alexandra GRAMUNT
Mme Vally LYTRA
M. Jean-Daniel MURITH
Mme Elvira RAMINI
M. Christian ZUTTER
Membres de droit:
Mme Christiane BRON, rédactrice du bulletin
Rév. P. Alexandre IOSSIFIDIS,
prêtre de l'Eglise orthodoxe de Lausanne

Membres d'honneur:

M. Claude BERARD
M. Yves GERHARD
Mme Raymonde GIOVANNA
M. Karl REBER

www.amities-grecosuisse.org

Editeur, annonces:	Amitiés gréco-suisse, c/o Alexandre Antipas, 32, av. du Léman, 1005 Lausanne Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard Case postale 5032, 1211 Genève, CCP 12-8216-7
Rédaction:	Christiane Bron, Lausanne André-Louis Rey, Genève
Collaboration:	Yves Gerhard, Lausanne
Imprimerie:	CopyPress Sàrl, Puidoux

SCÈNES DE L'ILIADÉ

L'*Iliade* est le plus ancien monument de la littérature des peuples d'Europe qui nous soit parvenu. L'œuvre jouissait déjà d'un grand rayonnement dans l'antiquité. Les enfants apprenaient le texte par cœur, à l'école, et Platon disait d'Homère que «ce poète a instruit toute la Grèce». Et pas seulement la Grèce, d'ailleurs; depuis quelque 27 siècles, sans discontinuité, les poèmes homériques instruisent, inspirent et émeuvent tous ceux qui les abordent. L'illustre helléniste Jacqueline de Romilly nous explique leur incroyable pouvoir de survie et leur portée internationale: abordant les textes que nous a transmis la culture grecque antique, elle constate qu'ils sont beaux parce qu'ils sont *humains et universels*. C'est à ces éléments tant humains qu'universels et d'une grande beauté, dont L'*Iliade* est toute empreinte, que je m'attacherai dans cet exposé.

L'*Iliade* est une épopée, autrement dit un poème narratif de près de 16'000 vers. Le texte a probablement pris forme dans la seconde moitié du 8^e siècle avant J.-C., mais il met en scène des événements bien plus anciens: pour les historiens antiques, la guerre de Troie pouvait être située vers 1180 av. J.-C. Cette donnée, se conjuguant avec la perfection du poème, tant dans sa conception que dans sa forme, suggère que l'*Iliade* est le couronnement d'une longue création poétique dont les étapes intermédiaires sont perdues.

Dans les sociétés sans l'écriture, la poésie est orale et s'accompagne de musique. Tout fait mémorable enflamme l'imagination populaire et devient un chant qui se transmet de génération en génération, psalmodié par des aèdes et des rhapsodes (fig. 1), chanteurs professionnels nomades, qui, de palais en maisons seigneuriales,

enchantaient leur auditoire, et qu'on croyait inspirés par les dieux. L'*Iliade*, du reste, s'ouvre sur ces mots: «Chante, déesse, la colère d'Achille»; le poète invoque l'aide divine afin de mener à bien la tâche ardue qui consiste à chanter les exploits glorieux des héros, ΚΛΕΑ ΑΝΔΡΩΝ. Plus ces récits s'éloignaient de leur point de départ chronologique, plus la trame historique initiale s'agrémentait d'éléments plus grands que nature, irréels, mythiques, devenant légende.



Fig. 1: Aède et rhapsode.

Lors de la colonisation grecque des îles de la mer Égée et des côtes de l'Asie mineure, les chants et les mythes des Achéens passèrent dans leurs nouvelles patries, où l'*épos* a fleuri. Cette foisonnante poésie orale a été entièrement perdue, à l'exception des deux grands poèmes que sont l'*Iliade* et l'*Odyssée*. La tradition nous a également légué le nom du poète auquel on les attribuait: Homère, un aède aveugle, vivant dans la seconde moitié du 8^e siècle av. J.-C., et qui jouissait d'une renommée telle que sept villes se disputaient l'honneur de l'avoir vu naître: Smyrne, Chios, Colophon, Ithaque, Pylos, Argos et Athènes.

Tels qu'ils nous ont été transmis, les poèmes homériques (consignés par écrit au plus tard au 6^e siècle av. J.-C. à Athènes) présentent une cohésion interne, un schéma poétique clair, savamment construit, une langue riche, souple, expressive, qui trahissent un auteur capable d'exploiter le matériau poétique issu de la tradition et de le développer en y introduisant de subtiles innovations. Poète de génie, Homère a chanté mieux que tout autre « les souffrances et les gloires des hommes ».

Ainsi, selon la légende, les rois et chefs militaires, venus de tous les coins de Grèce, avec leurs troupes et leurs flottes, se lancent dans une expédition contre Troie pour punir Pâris qui avait enlevé Hélène, la reine de Sparte. Après un siège de dix ans, Troie va tomber aux mains des Grecs, grâce à une ruse : le Cheval de Troie.

Quand commence *l'Iliade*, nous sommes déjà dans la dixième année de cette guerre qui se déroule devant les murailles de la ville assiégée. Les premiers mots, « Chante, déesse, la colère d'Achille » annoncent d'emblée le sujet du poème : le courroux d'Achille, « la détestable colère, qui aux Achéens a valu des souffrances sans nombre » (Chant I, 1-3). C'est l'incident qui éveille cette colère, et ses funestes conséquences, s'étalant sur une période de 52 jours, que raconte le poète dans ses 15'690 vers. La colère, qui est au cœur du poème, donne lieu à de continuelles allusions à des événements qui la précèdent ou lui succèdent ; aussi a-t-on le sentiment de suivre cette guerre de dix ans, du début à la fin.

On suit de même le héros moteur de *l'Iliade*, Achille : le plus beau, jeune, le plus brave des guerriers (fig. 2) , étonnamment égoïste et implacable, voire inhumain, tel que nous le montre la tradition. Mais progressivement, Achille gagne en humanité, jusqu'à acquérir, à la fin, le caractère d'un héros tragique. Et cette



Fig. 2 : Achille : Rome, Musées du Vatican.

évolution du personnage est sans doute à mettre au compte des innovations d'Homère.

Le poème épique commence donc par une colère et une querelle, terribles, pour une question d'honneur : Agamemnon, chef des armées, exige d'Achille qu'il lui cède sa captive, Briséis, parce qu'il a été lui-même contraint de rendre la sienne, Chryséis, à son père. Cette querelle est homérique, au sens que ce mot a pris dans le langage courant : les deux hommes s'invectivent violemment et soudain, Achille dégaine son épée et va

foncer sur Agamemnon... c'est alors qu'Athéna intervient, comme les dieux ont coutume de le faire chez Homère. « Elle s'arrête derrière le Péléide¹ et lui met la main sur ses blonds cheveux – visible pour lui seul... *Allons ! clos ce débat, et que ta main ne tire pas l'épée.* » (Chant I, 198-200, 210). Achille fulmine, mais il se voit obligé de céder, et ainsi évitera-t-on le pire. La déesse prédit aussi : « ...on t'offrira un jour trois fois autant de splendides présents... » (Chant I, 213-214). Si ces paroles consolent Achille, elles annoncent aussi ce qui va suivre. Il s'agit là d'un procédé poétique, d'un moyen d'aider l'auditeur de l'Antiquité, comme le lecteur d'aujourd'hui, à ne pas perdre le fil du récit dans ce flot de milliers de vers.

Achille est blessé dans son amour-propre parce qu'on ne l'honore pas comme il le mérite. Pour le héros homérique, la vertu ne prend toute sa valeur que lorsqu'elle est reconnue par les autres. Mais si vive que soit la blessure infligée à son amour-propre, elle n'est pas la seule cause de son chagrin ; à ses compagnons qui, plus tard, viendront lui rendre visite, Achille avoue : « *Celle-là, je l'aimais, moi, du fond du cœur, toute captive qu'elle était* » (Chant IX, 342-343).

Le héros intransigeant semble ainsi capable de nourrir des sentiments d'une grande tendresse. Furieux, obstiné, Achille se retire du combat, indifférent aux conséquences de son acte, et la guerre se poursuit, inexorable, avec sa succession de mêlées, de duels, de massacres.

À deux reprises, Homère s'autorise à entre couper le récit des sauvages massacres de la guerre en y introduisant un intermède lumineux. Une première fois, par un duel qui n'aura pas lieu. Deux guerriers, le Troyen

Glaucos et l'Achéen Diomède, s'apprêtent à se battre en duel. Dans son armure en or, Glaucos a l'air d'un dieu. À Diomède qui l'interroge sur son origine, Glaucos répond sur un ton où se mêlent mélancolie et fierté : « *Magnanime fils de Tydée, pourquoi me demandes-tu quelle est ma naissance ? Comme naissent les feuilles tour à tour, c'est le vent qui les épand sur le sol, et la forêt verdoyante qui les fait naître, quand se lèvent les jours du printemps. Ainsi des hommes : une génération naît à l'instant même où une autre s'efface.* » (Chant VI, 145, 147-150).

Glaucos évoque ensuite son père Hippolochos, qui l'a envoyé à Troie avec ordre d'exceller et d'honorer ses aïeux. À mesure que le récit progresse, les deux adversaires s'aperçoivent que des liens d'hospitalité ont uni leurs ancêtres, des liens sacrés et indissolubles pour eux-mêmes. La suite du récit est surprenante : « Ils sautent de leurs chars, se prennent les mains, engagent leur foi. » (Chant VI, 232-233) ; ils vont jusqu'à échanger leurs armes, bien que celles de Glaucos soient en or et celles de Diomède en bronze. L'amitié est plus forte que la guerre et vaut bien plus que l'or, « la valeur de cent bœufs contre celle de neuf » (236).

Juste après cet épisode, petite oasis au milieu de ces carnages, nous sommes transportés à l'intérieur de Troie assiégée. Hector, le plus vaillant guerrier des Troyens, abandonne provisoirement la bataille pour aller trouver sa mère et lui demander de prier Athéna avec d'autres femmes, dans l'espoir que la déesse prenne en pitié la cité et son peuple. Puis il rencontre le couple Pâris-Hélène, à l'origine du mal qui s'est abattu sur la ville, et il blâme son frère pour sa conduite. Ensuite, Hector part à la recherche de sa femme Andromaque. Elle aussi le cherchait, leur jeune enfant dans les bras, folle de peur. Leur entrevue devant les portes Scées compte parmi les plus belles pages de la littérature mondiale.

1 Il s'agit d'Achille, fils de Pélée, roi des Myrmidons, peuple de Thessalie.

Andromaque, qui a perdu ses parents et sept frères, s'adresse d'abord à Hector, lui qui est en ce monde son unique soutien :

«Hector, tu es pour moi tout ensemble, un père, une digne mère; pour moi tu es un frère, autant qu'un jeune époux. Allons! cette fois, aie pitié; demeure ici sur le rempart; non, ne fais ni de ton fils un orphelin ni de ta femme une veuve» (Chant VI, 429-433).

Sa relation avec lui concentre, à elle seule, tous les liens de parenté, y compris le plus fort, celui du mariage. Si elle venait à perdre son mari, elle n'aurait plus de goût à la vie. La réponse d'Hector est empreinte de douleur mais chez lui, c'est le sens du devoir qui prévaut :

«Tout cela, autant que toi, j'y songe. Mais aussi j'ai terriblement honte, en face des Troyens comme des Troyennes aux robes traînantes, à l'idée de demeurer, comme un lâche, loin de la bataille. Et mon cœur non plus ne m'y pousse pas : j'ai appris à être brave en tout temps et à combattre aux premiers rangs des Troyens, pour gagner une immense gloire à mon père et à moi-même. Sans doute, je le sais en mon âme et mon cœur : un jour viendra où elle périra, la sainte Ilion, et Priam, et le peuple de Priam à la bonne pique. Mais j'ai moins de souci de la douleur qui attend les Troyens, ou Hécube même, ou sire Priam, ou ceux de mes frères qui, nombreux et braves, pourront tomber dans la poussière sous les coups de nos ennemis, que de la tienne, alors qu'un Achéen à la cotte de bronze t'emmènera pleurante, t'enlevant le jour de la liberté» (441-455).

La seule idée de passer pour un lâche l'emplit de honte. Son devoir envers la cité et l'honneur de son père et le sien propre prévalent sur l'amour qu'il porte à sa femme et à son jeune fils. Il n'a donc pas le choix. Mais il souhaite mourir plutôt que d'entendre les pleurs de sa femme lorsqu'elle sera emmenée comme captive car, il le sait, Troie finira par

tomber. Ce qui constitue ici un avertissement au lecteur sur l'issue de la guerre.

Le bref épisode avec l'enfant (fig. 3), témoin innocent de la scène, apporte une note de lumière dans une réalité très noire :

«Ainsi dit l'illustre Hector, et il tend les bras à son fils. Mais l'enfant se détourne et se rejette en criant sur le sein de sa nourrice à la belle ceinture : il s'épouvante à l'aspect de son père ; le bronze lui fait peur, et le panache aussi en crins de cheval, qu'il voit osciller, au sommet du casque, effrayant. Son père éclate de rire,



Fig. 3 : Hector, Andromaque et le petit Astyanax : Bari, Museo nazionale.

et sa digne mère. Aussitôt, de sa tête, l'illustre Hector ôte son casque : il le dépose, resplendissant, sur le sol. Après quoi, il prend son fils, et l'embrasse, et le berce en ses bras, et dit, en priant Zeus et les autres dieux : «Zeus ! et vous tous, dieux ! Permettez que mon fils, comme moi, se distingue entre les Troyens, qu'il montre une force égale à la mienne, et qu'il règne, souverain, à Ilion ! Et qu'un jour on dise de lui : «Il est encore plus vaillant que son père», quand il rentrera du combat !...» (466-480).

La peur de l'enfant, réussit à désarmer l'illustre guerrier et à ramener un sourire sur le visage baigné de larmes d'Andromaque. Hector répond enfin à sa femme avec un geste plein de tendresse et des mots rassurants :

« Il dit et met son fils dans les bras de sa femme ; et elle le reçoit sur son sein parfumé, avec un rire en pleurs. Son époux, à la voir, alors a pitié. Il la flatte de la main, il lui parle, en l'appelant de tous ses noms : *« Pauvre folle ! que ton cœur, crois-moi, ne se fasse pas tel chagrin. Nul mortel ne saurait me jeter en pâture à Hadès avant l'heure fixée. Je te le dis ; il n'est pas d'homme, lâche ou brave, qui échappe à son destin, du jour qu'il est né. Allons ! rentre au logis, songe à tes travaux, au métier, à la quenouille, et donne l'ordre à tes servantes de vaquer à leur ouvrage. Au combat veilleront les hommes, tous ceux – et moi le premier – qui sont nés à Ilion »* (482-493).

Le destin des mortels est entre les mains des dieux. Quand Andromaque rentre, en pleurs, dans son palais, « elle y trouve ses servantes... et toutes sanglotent sur Hector encore vivant, dans sa propre maison. Elles ne croient plus désormais qu'il puisse rentrer du combat en échappant à la fureur et aux mains des Achéens. » (498, 500-504).

Devant les remparts, la bataille continue à faire rage et Zeus favorise les Troyens, cédant à la prière de Thétis, la mère divine d'Achille, de venger l'honneur blessé du héros. Pendant la nuit, dans une atmosphère tendue, les chefs achéens tiennent conseil, et décident de rendre Briséis, avec de nombreux présents, à Achille. Trois des compagnons les plus fiables et les plus aimés d'Achille seront chargés de la mission. Ils le trouvent en train de jouer de la lyre tandis qu'en face de lui, Patrocle est silencieux. Achille reste inflexible et l'ambassade repart, bredouille (Chant IX). La situation ne fait qu'empirer pour les Achéens. Patrocle, en larmes, supplie alors Achille de lui prêter son armure ; il la revêtira et rejoindra la bataille, les Troyens s'y tromperont et reculeront.

« Ainsi implore le grand fou et c'est la male mort, le trépas sanglant qu'il implore ainsi pour lui-même. » (Chant XVI, 46-47). Achille cède à sa prière et Patrocle, revêtu des armes d'Achille et monté sur son char tiré par des chevaux immortels – cadeau de mariage des dieux à Pélée – rejoint le combat à la tête des Myrmidons. Il s'élance, « pareil à un dieu » (786), semant la mort et la panique. En proie à une ivresse guerrière, il s'avance, impétueux, persuadé qu'il va réussir à entrer dans Troie. Mais Hector le reconnaît et, avec l'aide d'Apollon, le tue et lui confisque ses armes. Un combat féroce s'engage autour du mort (fig. 4) :

« Et la terre est trempée de sang rouge ; et les morts tombent à côté les uns des autres, aussi bien parmi les Troyens et leurs puissants alliés que parmi les Danaens². » (Chant XVII, 360-363).

Les chevaux immortels s'associent à la lamentation funèbre montant des lèvres des compagnons d'armes de Patrocle :

« Ils semblent une stèle qui demeure immuable, une fois dressée sur la tombe d'une femme ou d'un homme mort. Ils demeurent là, tout aussi immobiles, avec le char splendide, la tête collée au sol. Des larmes brûlantes coulent de leurs yeux à terre, tandis qu'ils se lamentent dans le regret de leur cocher, et elles vont souiller l'abondante crinière qui vient d'échapper au collier et retombe le long du joug, des deux côtés. » (Chant XVII, 434-440)³.

À l'annonce de la mort de l'ami cher à son cœur, « un noir nuage de douleur aussitôt enveloppe Achille » (Chant XVIII, 22). Il laisse libre cours à sa douleur, se livrant à des démonstrations extrêmes du deuil, qui ne sont

2 Danaens : autre dénomination des Achéens.

3 Ces vers ont inspiré à Cavafy le poème intitulé *Les Chevaux d'Achille*.



Fig. 4: Patrocle mort: Agrigente, Museo civico.

pas étrangères aux héros homériques. Depuis les profondeurs de l'océan, sa mère se hâte pour venir à ses côtés :

« Mon enfant, pourquoi pleures-tu ? Quel deuil est venu à ton cœur ? » (Chant XVIII, 72-73)

« Ma mère... Patrocle est mort, celui de mes amis que je prisais le plus, mon autre moi-même. Je l'ai perdu. » (79-82).

Le profond chagrin qu'éprouve Achille va induire un retournement complet : désormais, c'est un devoir pour lui de se venger et rien ne pourra l'arrêter. Ainsi déclare-t-il à sa mère :

« Aussi bien mon cœur lui-même m'engage-t-il à ne plus vivre, à ne plus rester chez les hommes, si Hector, frappé par ma lance, n'a pas d'abord perdu la vie et payé ainsi le crime d'avoir fait sa proie de Patrocle, fils de Ménætos. » (90-93)

Mais Thétis sait le destin de son fils, et le dialogue continue :

« Ta fin est proche, mon enfant, si j'en crois ce que tu me dis ; car tout de suite après Hector, la mort est préparée pour toi. Achille aux pieds rapides

violemment s'irrite et dit : Que je meure donc tout de suite, puisque je vois qu'il était dit que je ne pourrais porter aide à mon ami devant la mort ! Il a péri loin de sa terre, et il ne m'a pas trouvé là pour le préserver du malheur. Aujourd'hui donc – car il est clair que je ne reverrai pas les rives de ma patrie, pas plus que je n'ai su être la lumière du salut ni pour Patrocle ni pour aucun de ceux des miens qui, par centaines, sont tombés sous les coups du divin Hector, tandis que je restais ainsi, inactif, près des neufs, vain fardeau de la terre, moi, qu'aucun Achéen à la cotte de bronze n'égale à la bataille, s'il en est de meilleurs au conseil. » (95-106).

Achille est torturé à l'idée qu'il a sa part de responsabilité dans la mort de Patrocle et de maints autres de ses compagnons. Lui, qui n'a pas son pareil à la guerre, aurait dû les protéger à l'heure du danger et il était absent. Du fait de ce manquement, il se juge comme un homme indigne, qui n'a plus droit à l'existence.

À ce point du récit, sont mis en avant deux thèmes fondamentaux qui parcourent l'épopée: l'honneur et l'amitié. Tout le comportement d'Achille est déterminé par le sens de l'honneur: c'est quand son honneur a été bafoué qu'il s'est retiré du combat et c'est pour le réhabiliter qu'il y retournera, dût-il lui en coûter la vie. Il admet qu'il s'est laissé entraîner par la colère, mais ne cherche pas pour autant à être dégagé de toute responsabilité, et il songe également à la gloire que son retour dans la bataille lui apportera.

L'autre personnage du dialogue, Thétis, est à la fois déesse et mère. En tant que déesse, elle sait, en tant que mère, elle souffre. Elle avertit son fils de sa mort imminente après le meurtre d'Hector puis fait cette déclaration bouleversante: «*Il n'y a pas de honte à écarter des siens, quand ils sont épuisés, le gouffre de la mort.*» (128-130).

Thétis comprend que la décision d'Achille ne procède pas seulement de la vengeance, mais du désir de porter secours à ses camarades qui souffrent. Par delà le cadre étroit de l'honneur personnel, le sacrifice acquiert ici un contenu plus profond et plus vaste.

Dans le camp adverse, l'autre grand chef, Hector, se sacrifiera pour protéger la terre de ses pères, même si les présages ne sont pas favorables. Dans un cas comme dans l'autre, la connaissance du danger n'empêche pas les héros de s'affronter, car le sacrifice a lieu pour un bien supérieur.

Pour venir en aide à son fils, Thétis demande à Héphaïstos, le génial artisan divin, de lui fabriquer une nouvelle armure, à nulle autre pareille. Héphaïstos mobilise tout son art divin et fabrique des chefs-d'œuvre. Sur le bouclier que le poète nous décrit en détail, est figuré le cosmos tout entier: la terre, le ciel,

les villes, les joies et les guerres, bref, la vie dans toutes ses contradictions.

Le lendemain matin, quand «l'Aurore en robe de safran se lève des eaux de l'Océan» (Chant XIX, 1-2), Thétis «comme un faucon prend son élan du haut de l'Olympe neigeux» (Chant XVIII, 616) pour apporter ses armes à son fils. Achille se réconcilie avec Agamemnon et se lance avec ardeur dans la bataille: «Ses dents se heurtent bruyamment, ses yeux brillent de l'éclat de la flamme.» (Chant XIX, 364-365). Dans un développement de plus de mille vers, le poète décrit l'horreur de la bataille, l'ardeur rageuse d'Achille qui massacre sans pitié et inlassablement. Le Scamandre, le fleuve dont les eaux sont rougies du sang des morts, s'adresse à Achille: «*Mes aimables ondes déjà sont pleines de cadavres et je ne puis plus déverser mon flot à la mer divine, tant les morts l'encombrent.*» (Chant XX, 218-220).

Parallèlement aux mortels, les dieux, eux aussi, s'impliquent dans le combat, les uns aux côtés des Achéens, les autres aux côtés des Troyens, d'une manière qui sera critiquée par les philosophes dès l'époque classique! Achille, poussé par un inexorable élan, repousse les Troyens qui se replient à l'intérieur des remparts, «apeurés comme des faons» (Chant XXII, 1-2).

Seul Hector reste devant les portes Scées pour faire face à Achille. L'heure du grand affrontement approche. Sur l'Olympe, Zeus élève ses balances, en les tenant par le milieu, pour peser les destinées des deux adversaires: «C'est le jour fatal d'Hector qui, par son poids, l'emporte et disparaît dans l'Hadès.» (212-214). Le combat connaît des fluctuations mais le sort d'Hector est déjà scellé. Même Apollon l'abandonne, tandis qu'Athéna aide Achille, dont la pique vient frapper Hector mortellement. Avant d'exhaler le dernier souffle, celui-ci demande à Achille de rendre sa



Fig. 5: La dépouille d'Hector traînée derrière le char d'Achille: Boston, Museum of Fine Arts.

dépouille aux siens, mais Achille refuse avec un malin plaisir. Et alors, «la mort qui tout achève déjà l'enveloppe. Son âme quitte ses membres et s'en va, en volant chez Hadès, pleurant sur son destin, abandonnant la force et la jeunesse» (361-364). La fureur d'Achille ne s'apaise pas pour autant (fig. 5). Il attache le mort à son char par des courroies après lui avoir transpercé les talons et le traîne, nu, dans la terre, tandis que lui-même mène ses chevaux au galop.

Depuis les créneaux des remparts s'élève alors une lamentation déchirante: «Les gens sont tous en proie aux sanglots, aux gémissements, par toute la ville. On croirait que la sourcilleuse Ilion est tout entière... consumée par le feu.» (409-412).

De retour dans le camp des Achéens, Achille rend hommage à Patrocle, avec les honneurs funèbres dus à un héros et en organisant des concours athlétiques à sa mémoire. Néanmoins, son âme ne trouve pas encore l'apaisement. Torturé, il passe des nuits sans trouver le sommeil et le jour, il continue d'outrager le mort sans honte aucune (mais Apollon empêche le cadavre de se dégrader). Douze jours se sont écoulés et les dieux sont irrités: ils envoient Thétis trouver Achille pour lui ordonner d'accepter une rançon et de rendre le corps d'Hector. Ils dépêchent également Iris auprès de Priam qu'elle trouve en train de pleurer son fils, enveloppé dans sa tunique maculée de boue. Le vieillard, au mépris des dangers et des fatigues, charge tout ce que le palais contient de plus précieux, se met en route et, avec le secours d'Hermès, arrive en pleine nuit jusqu'à la tente d'Achille, où son



Fig. 6 : La supplication de Priam, arrivant dans la tente d'Achille ; sous le lit de celui-ci, la dépouille d'Hector : Vienne, Kunsthistorisches Museum.

arrivée (fig. 6) suscite à la fois la surprise et l'admiration d'Achille et de ses compagnons : « Il s'arrête près d'Achille, il lui embrasse les genoux, il lui baise les mains – ces mains terribles, meurtrières, qui lui ont tué tant de fils ! Ainsi, quand une lourde erreur a fait sa proie d'un mortel et qu'après être devenu un meurtrier dans son pays, il arrive en terre étrangère, au logis d'un homme opulent, la stupeur saisit tous ceux qui le voient. Même stupeur saisit Achille à voir Priam semblable aux dieux ; même stupeur prend les autres : tous échangent des regards. Et Priam supplie Achille en disant : Souviens-toi de ton père, Achille pareil aux dieux. Il a mon âge, il est, tout comme moi, au seuil maudit de la vieillesse. Des voisins l'entourent, qui le tourmentent sans doute, et personne près de lui, pour écarter le malheur, la détresse ! Mais il a, du moins, lui, cette joie au

cœur, qu'on lui parle de toi comme d'un vivant, et il compte chaque jour voir revenir son fils de Troie. Mon malheur à moi, est complet. J'ai donné le jour à des fils, qui étaient des braves, dans la vaste Troie : et je songe que d'eux aucun n'est resté... Le seul qui me restait, pour protéger la ville et ses habitants, tu me l'as tué hier, défendant son pays – Hector. C'est pour lui que je viens aux neufs des Achéens, pour te le racheter. Je t'apporte une immense rançon. Va, respecte les dieux, Achille, et, songeant à ton père, prends pitié de moi. Plus que lui encore, j'ai droit à la pitié ; j'ai osé, moi, ce que jamais mortel n'a osé ici-bas : j'ai porté à mes lèvres les mains de l'homme qui m'a tué mes enfants. » (Chant XXIV, 477-494 et 499-506).

La supplication du vieil homme entraîne un revirement complet dans l'âme du héros, qui reconnaît son propre père en la personne de

Priam. Ce n'est plus le roi d'un peuple ennemi qu'il a en face de lui, mais un vieillard brisé par la douleur, qui pleure son fils. En ce moment précis, l'un et l'autre songent aux êtres chers disparus et se rencontrent dans une lamentation commune. Dans le cœur d'Achille, la colère cède la place à une immense tristesse et le héros retrouve son humanité. Le monstrueux meurtrier se livre alors à des démonstrations empreintes d'une humanité de plus en plus grande, voire de tendresse. Il prend le bras de Priam, l'aide à se relever, lui offre un siège, essaie de le consoler. Il donne l'ordre que l'on procède à des ablutions funéraires à l'écart afin d'épargner au père la vision du corps mutilé de son fils :

« Il appelle les captives, il leur donne l'ordre de le laver et de l'oindre. Mais d'abord il l'emporte à l'écart : il ne faut pas que Priam voie son fils ; dans son cœur affligé, il pourrait ne plus dominer sa colère, à la vue de son enfant, et Achille en son âme pourrait alors s'irriter et le tuer, violant ainsi l'ordre de Zeus. Lorsque les captives l'ont lavé et oint d'huile, qu'elles l'ont enveloppé, en plus de la tunique, d'une belle pièce de lin, Achille en personne le soulève et le dépose sur un lit, que ses camarades ensuite portent sur le chariot poli » (582-590).

Puis Achille formule une prière à l'intention de Patrocle. Le moment est alors venu pour

les deux hommes meurtris par le chagrin de se sustenter. L'effet apaisant de la nourriture les aidera à renouer avec des rythmes de vie plus normaux. Lorsqu'ils s'assoient l'un en face de l'autre, ce ne sont plus des ennemis. Chacun vante à l'autre les vertus qui le caractérisent : « Et, lorsqu'ils ont chassé la soif et l'appétit, le fils de Dardanos, Priam, admire Achille : qu'il est grand et beau ! à le voir, on dirait un dieu. De son côté, Achille admire Priam, fils de Dardanos ; il contemple son noble aspect, il écoute sa voix. » (628-632).

Avant qu'ils n'aillent dormir, Achille promet à Priam une trêve de douze jours afin qu'il puisse enterrer Hector avec les honneurs qui lui reviennent. Lorsque Priam rentre dans la cité, ramenant le mort sur son char, les lamentations redoublent. Andromaque, Hécube et Hélène entonnent le chant funèbre, que le peuple tout entier reprend en écho. *L'Illiade* se termine sur l'inhumation d'Hector, laissant un goût amer de mort, dès lors que la mort d'Achille est imminente : à l'aube du treizième jour, le combat reprendra de plus belle...

Kyriaki Xyla

Traduction : P. Starakis – J. Roques.

La traduction des passages de *L'Illiade* est celle de Paul Mazon (1874-1955), Paris, Belles lettres, 1962.

Importation directe de spécialités grecques

Vins-Alimentation-Spiritueux



Route de Lausanne
CH-1610 Oron-la-Ville
Tél. 021 907 90 10 / 781 20 10
Fax 021 907 62 10

1800 – 1807 : UN ÉTAT GREC AVANT L'ÉTAT GREC

Le soulèvement pour la libération de la Grèce débuta en mars 1821. Six ans plus tard Ioannis Capodistrias était choisi comme premier gouverneur de la Grèce libérée. Les grandes puissances ont officiellement reconnu l'État grec en 1830, par le traité de Londres. Mais ce nouvel État était-il vraiment la première manifestation de la Grèce moderne ?

La France met un terme à l'occupation vénitienne de l'Heptanèse

Après la chute de Constantinople, en 1453, l'Empire ottoman n'avait pas réussi à dominer la totalité du territoire grec. Les Sept-Iles de la mer Ionienne (l'Heptanèse), Corfou, Paxoi, Leucade, Ithaque, Céphalonie, Zante et Cythère ont été sous domination franque puis, de manière quasiment ininterrompue, sous domination vénitienne jusqu'en 1797. Les choses changent après la conquête de Venise par Napoléon ; la flotte française arrive à Corfou et le traité de Campo Formio (17 octobre 1797) attribue les îles Ioniennes à la France.

Mais la présence française ne durera pas longtemps. La flotte française est détruite à Aboukir, en 1798, par les Russes et les Turcs, alliés. Ils prennent le contrôle des îles Ioniennes, avec le consentement des Anglais. A Corfou, les Français résistent encore pendant six mois en persécutant les opposants à leur régime. Le jeune Ioannis Capodistrias se cache car son père, opposé aux Français, est condamné à mort par contumace. La population des îles est favorable à la venue des Russes non seulement à cause des importantes relations commerciales des Grecs et des Russes, mais aussi parce qu'elle a été très vite déçue par l'attitude des Français, qui gardent de bonnes relations avec le turc Ali Pacha de Jannina. Ce dernier ne cache pas son intérêt pour la reprise des îles.

Création du premier État grec :

la République des Sept-Iles

Finalement les trois grandes puissances alliées, la Russie, la Turquie et l'Angleterre s'accordent pour octroyer leur autonomie aux sept îles et en faire un État indépendant, sous la suzeraineté de l'Empire ottoman et sous la garantie de la Russie. L'existence du nouvel État est entérinée par le traité de Constantinople, signé le 21 mai 1800 par les représentants de la Russie et de la Turquie. Le traité est officiellement remis à la délégation des Sept-Iles, délégation dont faisait partie Antoine Capodistrias, le père de Ioannis.

Le traité de Constantinople choisit le drapeau et adopte la constitution du nouvel État. Le drapeau représente, sur fond bleu, le lion nimbé, personnification de saint Marc et symbole de Venise, qui tient dans sa patte un Évangile fermé et sept flèches, pour symboliser les Sept-Iles (fig. 1). Quant à la constitution, dite « byzantine », elle est de caractère aristocratique, ce qui ne tarda pas à susciter des contestations et des révoltes, car les idées républicaines avaient fait leur chemin et ce type de régime n'était plus tolérable.

Lors de la venue à Constantinople du premier bateau commercial arborant le drapeau de



Fig. 1 : Drapeau de l'Heptanèse.

l'Heptanèse, le sultan Selim III a ordonné que celui-ci soit honoré par vingt et un coups de canon, par la bénédiction du Patriarche et par une cérémonie solennelle réunissant les plus hauts dignitaires de la Porte.

Ainsi donc, trente ans avant la création formelle du nouvel État grec, naissait une première République grecque, libre et autonome, officiellement reconnue comme telle par les grandes puissances, notamment par le traité d'Amiens de 1802.

Ioannis Capodistrias joue un rôle actif au sein de la République

L'existence de la République des Sept-Iles ne durera que quelques années. En 1807, après le traité de Tilsit, le tsar Alexandre cède les îles Ioniennes à la France puis, dès 1809, ce sont les Anglais qui s'emparent des îles et les occupent jusqu'en 1864.

Ces sept années auront toutefois été déterminantes pour la future carrière diplomatique et d'homme d'État de Capodistrias. Lors de l'avènement de la République, il est médecin en chef de l'hôpital militaire de Corfou, capitale de la République, mais très vite il est chargé, par le gouvernement du nouvel État, de se rendre à l'île de Céphalonie, accompagné d'un autre délégué, pour y rétablir l'ordre. En effet, les îles sont en ébullition et la situation est particulièrement grave à Céphalonie, où des familles puissantes

(Metaxas, Anninos, Igglessis et Rikiardopoulos) se font la guerre. La ville de Lixouri veut faire sécession et avoir son propre gouvernement, revendication qui date de bien avant la création de la République. Le 27 avril 1801, Capodistrias – âgé alors de vingt-cinq ans – débarque à Céphalonie où, pendant trois mois, il fait preuve de beaucoup de diplomatie mais également de fermeté, dans le but de calmer les esprits et de faire accepter les règles de la République. Il se rend ensuite à Ithaque, dans le même but, puis, une fois sa mission accomplie, retourne à Corfou.

Dès son retour à Corfou, Capodistrias prend une part très active à la vie publique de la jeune république. Il crée la première société médicale de Grèce ainsi qu'une société de belles lettres, la « Société des amis ». En avril 1803 il est nommé secrétaire général du gouvernement de l'Heptanèse et responsable des relations extérieures. Il se lie d'amitié avec le comte Moncenigo, délégué du tsar, et prend une part active à l'élaboration d'une nouvelle constitution, plus progressiste, votée avec enthousiasme en 1803 par l'assemblée des délégués, mais jamais acceptée par les puissances garantes, qui la trouvent trop libérale.

Persuadé de l'urgente nécessité de développer le système éducatif, qui avait été totalement négligé sous l'occupation vénitienne, Capodistrias crée l'Ecole spéciale de Ténédos, à Corfou, ayant pour mission d'instruire le clergé et les fonctionnaires de l'État. En parallèle, il crée quarante écoles publiques, dispersées dans les sept îles. Il s'investit directement dans l'élaboration des programmes éducatifs et fait venir, de la diaspora grecque, des éducateurs reconnus tels qu'Andréas Idroménos. En mai 1807 le gouvernement confie à Capodistrias l'organisation de la défense de Leucade (Sainte-Maure), directement menacée d'invasion par Ali Pacha de Jannina, soutenu par les Français. Il organise avec succès la



Fig. 2 : Pièce de monnaie de l'État ionien.

défense de l'île en faisant appel, notamment, aux guerriers de la Grèce continentale. Il organise un grand banquet de quatre cents chefs de guerre lors duquel il prononce un discours enthousiaste où il expose sa vision de la libération future de toute la Grèce. Il se rend compte que ce sont ces guerriers qui pourront jouer un rôle décisif pour la libération et établit des relations de confiance avec des chefs tels que Botsaris, Katsantonis et Kolokotronis.

Mais le traité de Tilsit met un terme brutal à l'existence du jeune Etat. Capodistrias rentre à Corfou, où il refuse de servir dans la nouvelle administration française. Huit mois plus tard il accepte l'offre du tsar Alexandre I^{er} d'intégrer le service de la diplomatie russe.

Pendant les sept années de la brève existence de la République des Sept-Iles, Capodistrias

a fait ses armes en politique et en diplomatie. Il a rétabli l'ordre à Céphalonie, et montré qu'en droit constitutionnel et en politique d'éducation il est très efficace. A Leucade il a démontré ses capacités organisationnelles et militaires. Fort de cet apprentissage, il se met au service du tsar convaincu qu'en occupant ce poste il pourra servir la cause de la Grèce.

Alexandre Antipas

Quelques références bibliographiques :

Ελένη Κούκου: Ιωάννης Καποδίστριας, ο άνθρωπος, ο διπλωμάτης, Εστία 1978

Σπυρίδωνος Λουκάτου: Ο Ιωάννης Καποδίστριας και η Επτάνησος Πολιτεία, Αθήναι 1959

Dimitri Skopelitis et Dimitri Zufferey : Construire la Grèce (1770-1843), Ed. Antipodes, 2011.

COMITÉ LAUSANNE 1821 - 2021

Information générale concernant les événements commémoratifs du bicentenaire du soulèvement du peuple grec, de la contribution du philhellénisme suisse à la création de l'État grec moderne et du rôle de Ioannis Capodistrias.

En 2021, dans le cadre de la commémoration du bicentenaire du soulèvement du peuple grec en vue de la création de l'État grec moderne, la Ville de Lausanne a l'intention d'honorer Ioannis Capodistrias, premier gouverneur de la Grèce indépendante et de le faire connaître au grand public, pour son rôle déterminant également dans l'histoire de la Suisse, du canton de Vaud et du canton de Genève, ce qui lui a valu d'être nommé premier bourgeois d'honneur des Villes de Lausanne et de Genève, et premier citoyen d'honneur du Canton de Vaud.

A cet effet, la Ville de Lausanne a sollicité les associations helléniques / philhellènes de Lausanne, regroupées pour la circonstance en une association à durée limitée, nommée Comité 1821 – 2021, pour organiser une exposition publique au Forum de l'Hôtel de Ville en juin 2021, et participer à l'organisation de divers événements en lien avec ces commémorations (animations, conférences, rencontres, musique, théâtre), qui seront l'occasion de mieux faire connaître les relations historiques privilégiées entre la Grèce et le Canton de Vaud, et le rôle du philhellénisme suisse et vaudois à la libération de la Grèce.

Vous pouvez obtenir des informations détaillées sur la nouvelle association, en devenir membre ou la soutenir financièrement en consultant la rubrique dédiée au Comité Lausanne 1821 – 2021, du site internet des AGS www.amities-grecosuisse.org.

SEPT ANNÉES D'EXISTENCE ET TROIS CONSTITUTIONS

Contrairement à ce qui est écrit parfois, la République de Sept-Iles n'a pas été créée d'après le modèle des Principautés danubiennes – qui étaient contrôlées par un représentant de la Porte – mais d'après le modèle de la République de Raguse, ce qui lui conférait un statut d'État indépendant. La Russie devenait le garant officiel de la jeune République alors que la Turquie obtenait la suzeraineté et recevait un tribut de 75 000 piastres à verser par les îles tous les trois ans.

La constitution de 1800, élaborée et imposée par la Russie, avec le consentement de la Turquie, accordait les pleins pouvoirs au Conseil des nobles, reprenant ainsi le système féodal vénitien. Chaque île avait son propre gouvernement, désigné par le Grand Conseil de l'île, auquel ne participaient que les nobles, la noblesse étant héréditaire. Des représentants des îles constituaient le Sénat Ionien qui siégeait à Corfou, capitale de la confédération des îles.

Cette constitution de 1800, qui redonnait tout le pouvoir à la noblesse à l'exclusion des autres classes sociales, était porteuse de mécontentements et de révoltes, car le bref passage des Français par les îles avait suffi pour répandre les principes républicains et fait que la bourgeoisie revendiquât, elle aussi, son droit d'intervenir dans la marche de la République.

L'élaboration d'une nouvelle constitution, plus conforme aux aspirations du peuple, devenait une nécessité. Ce fut fait avec la constitution de 1803, première constitution

grecque, résultat de la volonté des habitants des îles Ioniennes. La nouvelle constitution, libérale et bourgeoise, reconnaissait, en lieu et place de la noblesse héréditaire, la noblesse dite « constitutionnelle » c'est-à-dire les nobles mais aussi les riches bourgeois et les universitaires. Élément significatif, l'article 201 de cette nouvelle constitution interdisait, dès 2010, l'engagement de fonctionnaires ne maîtrisant pas la langue grecque (l'italien ayant été, jusque là, la langue officielle).

Jugée trop libérale, cette nouvelle constitution – à l'élaboration de laquelle Capodistrias avait fortement contribué – plébiscitée par les autochtones, n'a pas été approuvée par la Russie ni par la Turquie. Le comte Moncenigo, délégué spécial de la Russie, a dû l'accepter provisoirement, sous la pression populaire, mais, en 1806, il convoqua une assemblée chargée d'élaborer une nouvelle constitution, plus conforme aux points de vue russes.

Capodistrias a fait partie de cette assemblée, convaincu qu'il était que seule la Russie pouvait garantir l'existence de la République. La nouvelle constitution apportait des changements au niveau du fonctionnement de l'État et introduisait un élément nouveau et important en reconnaissant à la Russie un droit d'ingérence dans les affaires de la République, qui reconnaissait ainsi l'importante limitation de sa souveraineté.

Plus tard, en 1817, les Anglais se baseront sur cette constitution pour justifier et consolider leur mainmise sur l'Heptanèse.

CHRONOLOGIE COMPARÉE 1797 - 1864

ANNÉE	HEPTANÈSE	IOANNIS CAPODISTRIAS
1776		Naissance de Ioannis Capodistrias à Corfou
1797	Les Sept-Iles ioniennes (Heptanèse) sont attribuées à la France après sa victoire sur Venise. Traité de Campoformio	Capodistrias revient à Corfou, docteur en médecine de l'Université de Padoue
1800	Russes et Turcs, avec le consentement de l'Angleterre, créent la République des Sept-Iles. Premier État grec. Traité de Constantinople.	
1801		Capodistrias est envoyé par le gouvernement pour rétablir l'ordre à Céphalonie et à Ithaque.
1802		Capodistrias crée la Société de belles lettres « Société des Amis » ainsi que la première Société médicale de Grèce.
1803	Adoption d'une nouvelle constitution, progressiste et libérale. Plébiscitée par la population mais pas approuvée par la Russie.	Capodistrias est nommé secrétaire de la République, chargé des relations extérieures.
1806	Une troisième constitution, plus conforme aux desseins de la Russie, est adoptée par la majorité oligarchique des îles.	
1807	Par le traité de Tilsit (8 juillet), la Russie cède l'Heptanèse aux Français mettant ainsi un terme à la brève existence de la République des Sept-Iles.	
1808		Capodistrias accepte l'invitation du tsar Alexandre I ^{er} de se mettre à son service.
1809	Les Anglais entament la conquête de l'Heptanèse, en commençant par Zante. Corfou tombe en 1814. Instauration du protectorat anglais des îles.	
1813-1815		Capodistrias envoyé plénipotentiaire du tsar en Suisse et participation au Congrès de Vienne.
1816		Capodistrias est nommé ministre des affaires étrangères de Russie
1822		En conflit de fidélité, comte tenu de la révolution grecque de 1821, Capodistrias obtient l'accord du tsar de se retirer à Genève, où il œuvre en faveur des insurgés.
1827		Le parlement grec élit Capodistrias comme premier gouverneur de l'État grec.
1831		Assassinat de Capodistrias par des notables mécontents.
1864	Fin du protectorat anglais et rattachement de l'Heptanèse à l'État grec.	

LETTERE DE VIEUSSEUX A SPIRIDONE BALBI

Firenze 13 giugno 1826

L'oggetto essenziale della presente é dirvi che forse sara combinabile una spedizione diretta da Livorno per Napoli di Romania, perché vi si possa imbarcare della polvere et del piombo. In questo caso sarebbe a lei possibile di noleggiare il bastimento di Mauro Michali arrivato quando io ero così, e che deve aver terminata la quarentena? E a quali condizioni? Il carico di polvere, piombo, fave per ricoprirlo, sarebbe somministrato dal Signor Eynard, ma il nolo doverbbe essere pagato dal governo greco. Il Capitano sapendo che si tratta di soccorrere la Grecia ed un governo alla testa del quale si trova anche il suo padrone facilitera, ne sono più che persuaso, quando egli potrà. Le spedizioni dovrebbero esser simulate per Cerigo Sira o Smirne, vi prego quindi di prendere informazione esatte e di parlarne subito al Capitano suo, giacché la cosa dovrebbe farsi senza il minimo ritardo. Dal suo canto il Sig. Gigo Guebard, s'informerà riguardo alla polvere.

Portatevi subito da quest'amico, il quale scriver al Sig. Eynard per interno del corriere e per due a Lucca e a Pisa, ove egli si porta per alcuni giorni, ed assistetela vi prego nelle ricerche ch'egli dovrà fare, tutto quel impegno del quale siete capace per la santa causa della vostra patria. Questa mattina nulla di nuovo. E superfluo raccomandarvi la massima segretezza.

Florence, le 13 juin 1826

L'objet essentiel de la présente missive est de vous dire que, peut-être, il sera possible d'organiser une expédition directe de Livourne pour Naples de Roumanie (Nauplie) pour que l'on puisse y embarquer de la poudre et du plomb. Dans ce cas il vous serait possible de louer le bâtiment de Mauro Michali, arrivé quand j'étais là, et qui doit avoir terminé sa quarantaine. Et à quelles conditions? La charge de poudre, de plomb, de fèves pour les recouvrir, sera administrée par M. Eynard, mais la location devra être payée par le gouvernement grec. Le capitaine, sachant que c'est un secours pour la Grèce et pour le gouvernement à la tête duquel se trouve aussi son patron, facilitera, j'en suis plus que persuadé, autant qu'il pourra. L'expédition devra être en apparence pour Cerigo, Syra ou Smyrne, je vous demande de chercher les informations exactes et d'en parler tout de suite au capitaine, puisque la chose devra se faire sans le moindre retard. De son côté, M. Guebard s'informera pour la poudre.

Allez rapidement chez cet ami, lequel doit écrire à M. Eynard par courrier interne, à Lucca et à Pise, où il se trouve pour quelques jours; je vous demande de l'aider pour les recherches qu'il devra faire, avec tout l'engagement dont vous êtes capable, pour la sainte cause de votre patrie. Ce matin rien de nouveau. Il est superflu de vous recommander le plus grand secret.

Fig. 1: L'italien de cette lettre est un peu approximatif et signale que Vieusseux écrivait surtout en français, sa langue maternelle.

Le document reproduit ici provient du Fonds Vieusseux (Archivio contemporaneo di Firenze della Biblioteca Nazionale di Firenze (copialettere Balbi a Vieusseux cas. 3,35-44), publié par C. Ceccuti, Filoellesnismo nel mondo dell'antologia, in Nuova Antologia, 1, janvier-avril 1995, p. 110.

ORGANISER UN TRANSPORT CLANDESTIN DE MUNITIONS ENTRE LIVOURNE ET NAUPLIE

Une lettre secrète du philhellène italo-suisse
Giovan Pietro Vieusseux en 1826.

13 juin 1826, c'est la date de la lettre (fig 1), en italien, écrite à Florence dont la traduction débute ainsi :

« L'objet essentiel de la présente missive est de vous dire que, peut-être, il sera possible d'organiser une expédition directe de Livourne pour Naples de Romanie (Nauplie) pour que l'on puisse y embarquer de la poudre et du plomb. »

Ce document nous donne de précieux et rares renseignements sur les activités secrètes, en Toscane¹, des membres les plus influents des mouvements internationaux en faveur des grecs. Déposé à la Bibliothèque Nationale de Florence, dans le fonds Vieusseux, il mérite tout spécialement de retenir notre attention dans cet article.

Notre lettre a été rédigée par Giovan Pietro Vieusseux (fig. 2) dans son appartement, à l'intérieur du Palazzo Buondelmonti, qu'il avait acquis à Florence, dans le centre historique de cette cité connue pour son rayonnement culturel international. A l'époque, une élite de personnes cultivées se presse dans la ville ; certaines fréquentent le riche suisse plus qu'à moitié florentin, Jean-Gabriel Eynard, et sont reçus dans sa somptueuse résidence pour y assister à des fêtes, des bals ou des représentations théâtrales. Florence est le rendez-vous à la mode. Les locaux du palais Buondelmonti étaient occupés par une institution unique en son genre, le « *Gabinetto*



Fig. 2 : Portrait de Vieusseux, Lithographie de 1826 par Salucci d'après le portrait peint par Montani, coll. Alphonse Rivier.

scientifico e letterario de G-P Vieusseux » où vont se succéder des générations d'écrivains, de scientifiques, d'hommes politiques, venus de partout pour y lire les journaux de toute l'Europe, rassemblés dans d'agréables salons de lecture et ainsi y rencontrer des célébrités, en toute simplicité.

Le texte reproduit ici (fig. 1) se veut précis et factuel, réduit aux seules indications pratiques et indispensables. Son style rappelle que le directeur et fondateur du *Gabinetto*, Giovan Pietro Vieusseux (1779-1863), souvent considéré comme un pur intellectuel, a passé la majeure partie de sa vie dans des

1 Olivier Reverdin, *La Toscane, les philhellènes genevois et l'envoi des secours à la Grèce*, in *Accademia nazionale dei Lincei*, Roma 1979. Atti dei convegni Lincei 42. Colloquio italo-elvetico (Roma 17-18 marzo 1978).

activités de négociant². Ses activités l'ont conduit à voyager³ pour des entreprises familiales, dont celle de son beau-frère Pierre Senn⁴. Il a donc l'habitude d'organiser l'affrètement de marchandises (parfois clandestines) dans de grands ports.

Nous apprenons, en cours de lecture, quels sont les participants à cette opération :

Vieusseux, bien sûr, mais aussi et cela ne nous étonne pas, le cerveau de toute l'organisation des philhellènes, Jean-Gabriel Eynard⁵, qui a passé une bonne partie de sa vie à Florence où, avec Vieusseux, il mène depuis sa résidence, le Palazzo Eynard et son annexe le Casino Eynard, de multiples activités commerciales, financières, politiques et philanthropiques. Il consacre en 1826, année cruciale pour la lutte des Grecs, tout son temps jusqu'à l'épuisement, pour éviter que la cause de l'indépendance grecque ne soit perdue, faute de moyens financiers et face aux blocages d'un gouvernement désuni, alors que les troupes égyptiennes vont de victoires en victoires.

Un troisième personnage est l'associé du beau-frère de Vieusseux dans l'importante entreprise livournaise Senn et Guebhard et Cie, le Suisse Guebhard à qui Vieusseux communique dans une lettre en français, également datée du 13 juin 1826, ce qu'il écrit à Spiridon

Balbi, le destinataire de la lettre que nous présentons. Cet homme de confiance, ami de la famille, est chargé d'établir des contacts avec le capitaine du bateau que Vieusseux lui désigne dans le port de Livourne, puis de mener à bien les démarches nécessaires pour assurer le transport des marchandises à bon port, c'est-à-dire à Nauplie. Le trajet devra être direct pour éviter tout contrôle ou interception. Balbi doit rester en contact avec Guebhard qui assurera la liaison avec Eynard⁶ et le renseignera sur le projet de Vieusseux. Il est également chargé de se procurer la poudre et le plomb.⁷

Eynard prendra à sa charge le coût des marchandises alors que le coût du fret sera assuré par le gouvernement grec, dont fait partie le célèbre magnat du Magne, Pierre Mavromichalis, dit Petrobey,⁸ qui est en même temps patron et propriétaire du bateau arrivé à Livourne en provenance de son port d'attache Marathonisi, actuellement Gythion, à l'entrée du Magne. Le correspondant de Vieusseux, Spiridon Balbi, mérite une présentation malgré le peu de renseignements dont nous disposons sur sa vie. Balbi livrera lui-même quelques données personnelles en 1833, dans un ouvrage imprimé à Paris⁹. Dans une lettre

2 Alessandro Volpi, *Fisionomia di un mercante dell'Ottocento*, in *Antologia Vieusseux*, 1, 1995. Eynard et Vieusseux appartiennent à des familles de négociants genevois typiques. Venues de France se réfugier à Genève lors des persécutions contre les calvinistes.

3 Sur les voyages de Vieusseux de 1814 à 1817 voir : Lucia Tonini Steidl : *Giovan Pietro Vieusseux, journal – itinéraire de mon voyage en Europe pendant les années 1814, 1815, 1816 et 1817, pour les intérêts de Senn, Guebhard et C. de Livourne*. On y trouve les lettres de Vieusseux à sa famille lausannoise, les Rivier-Vieusseux, ses oncle et tante, vivant dans leur propriété du Désert.

4 Pierre Senn, beau-frère de Vieusseux et sa collaboration aux activités du Gabinetto, voir note 3.

5 Michelle Bouvier-Bron, *Jean-Gabriel Eynard et le philhellénisme genevois*, Genève 1963.

6 Dans une lettre du 13 juin 1826, Vieusseux avertit Guebhard qu'on pourra joindre Eynard soit à Florence, soit à Pise.

7 Guebhard avait été dénoncé à la police de Milan en 1823 pour avoir organisé un transport de munitions depuis Tübingen jusqu'à Livourne, en passant par les Grisons.

8 Pierre Mavromichalis, dit Petrobey, né dans le Magne, à Limeni en 1765 et mort à Athènes en 1848 après avoir eu de nombreuses charges officielles. Dès 1821 il est un des premiers à combattre les Ottomans et ne cessera de le faire avec les membres de sa puissante famille.

9 Spiridon Balbi, *La Grèce régénérée ou description topographique du nouvel État indépendant*, Firmin Didot frères, Paris, 1833.

adressée au jeune roi Othon¹⁰, en 1833, il fait un vibrant appel en faveur des Crétois, que la diplomatie a cédés aux Égyptiens de Mohamed Ali. Il transmet au nouveau roi un appel des patriotes grecs de Crète pour que l'île puisse faire partie du nouveau royaume.

Selon ses renseignements, Balbi est originaire de Missolonghi où se trouvait sa famille. Plusieurs de ses parents ont été massacrés en avril 1826 lors de la prise de la ville. Missolonghi,¹¹ port et forteresse connue dans toute l'Europe grâce à Lord Byron, était le dernier point fort au pouvoir des patriotes, et sa chute en 1826 fut un choc terrible pour les philhellènes. Balbi est-il allé en Grèce en 1826 ? Dans son ouvrage de 1833, dédié à Othon, il mentionne l'horreur qu'il a vue au lazaret Saint-Jacques de Livourne : des femmes de Missolonghi faites prisonnières et violées par des soldats victorieux, vendues comme esclaves, rachetées grâce à des fonds de philhellènes, dont ceux d'Eynard. Balbi raconte comment l'une d'elles voulait tuer sa fillette, née dans la honte, suite aux violences d'un ennemi profondément détesté. Ce douloureux souvenir doit se situer peu de temps avant la date de la lettre de Vieusseux le 13 juin 1826.

Des lettres d'Eynard adressées au délégué du gouvernement grec à Londres, Louriotis¹², nous donnent des renseignements complé-

mentaires sur l'opération qui nous occupe. Le 15 juin 1826, soit deux jours après la lettre de Vieusseux à Balbi, Eynard annonce à Louriotis qu'un bateau grec avec le drapeau ionien partira de Livourne dans les cinq ou six prochains jours et se dirigera vers Nauplie avec un chargement complet pour le gouvernement grec.

Le 27 juin 1826, de Florence, toujours à Louriotis, il signale qu'il vient de retirer chez M. Mospignotti les 20'000 piastres destinées au gouvernement grec que lui a fait parvenir de Londres son délégué.

Le 21 juillet 1826, Eynard de retour à Genève fait le détail du fret et donne le nom du bâtiment de Petrobey Mavromichalis, un brigantin baptisé *Lycurgue*, ainsi que le nom de son capitaine, Jean Aliferachi junior.

Une lettre de la commission administrative de la Grèce à Eynard mentionne¹³ :

« Nous vous transmettons le compte de ce que nous avons reçu par le bâtiment de Mavromichalis, d'après une lettre de change de M. Guebhard :

- 55 tonneaux de grosse poudre
- 424 sacs de biscuit
- 100 sacs de blé d'Odessa
- 464 lingots de plomb
- 4 sacs contenant 5000 talaris d'Espagne
- 1 sac contenant 62 et demi doubles d'Espagne.

M. Guebhard, dans l'envoi de ces effets et de cet argent, n'a exigé aucun des droits à l'usage du commerce. Le gouvernement lui en a de la reconnaissance. »

10 Othon I^{er} de Grèce (1815-1867), roi entre 1832 et 1862, prince de la maison de Wittelsbach ; les grandes puissances le choisissent pour être élu roi par les représentants de la Grèce. En 1832 il a 17 ans.

11 Missolonghi est située sur le golfe de Corinthe. Byron y a combattu. En 1826 elle fut prise, sa population massacrée ou réduite en esclavage : certains défenseurs préférèrent se faire exploser plutôt que de se rendre à l'ennemi. La chute de Missolonghi eut lieu le 10 avril 1826 et provoqua la consternation dans toute l'Europe et au-delà, mais contribua à chercher une solution à un conflit qui durait depuis 1821.

12 J. Demakis, *Quelques lettres échangées entre J.-G. Eynard et A. Louriotis en 1826 et au début de 1827*, in *O ranistes Teuchos* 5.

13 *Documents relatifs à l'état présent de la Grèce, publiés d'après des communications du Comité philhellénique de Paris*, F. Didot, Paris, 1826, p. 29.

Le navire sur lequel doit se faire le chargement clandestin a pour propriétaire Petrobey Mavromichalis, membre du gouvernement grec et magnat du Magne au sud du Péloponnèse. C'est une figure quasi mythique de l'indépendance grecque. Il a été parmi les premiers à en donner le signal dans le Péloponnèse en 1821, procurant au Magne la gloire d'être le premier territoire grec ayant rompu les liens de vassalité qui le liait au sultan. Lui et sa famille se consacrèrent à libérer leur patrie, luttant héroïquement contre leurs adversaires turcs ou égyptiens et y laissant souvent leur vie. On l'a associé, lui et sa famille, à des histoires de piraterie plus ou moins véridiques. On lui reproche son manque de contrôle sur le comportement de ses compatriotes maniotés lors de pillages et de massacres. Ces accusations sont, dans de nombreux cas, mal vérifiées. Petrobey a laissé son nom dans l'histoire grecque pour avoir été, alors qu'il était emprisonné dans la forteresse Palamède de Nauplie, à l'origine de l'assassinat terrifiant par des membres de sa famille, de Jean Capodistria, le 9 octobre 1931 (27 septembre pour le calendrier julien), dans l'église Saint-Spiridon. Cette affaire, ses causes et ses supposés responsables occultes n'ont pas cessé de susciter de nombreuses controverses.

Citons à titre d'exemple, comment Macriyanis, qui a combattu aux côtés de Petrobey présente dans ses mémoires¹⁴ une vision personnelle des circonstances de l'attentat :

«Le gouvernement me nomma général de division (comme les autres) et membre du tribunal militaire. Mais je ne voulais juger personne. Le gouvernement méprisait beaucoup le clan de Pétrébey. Ils mouraient de faim. Sparte prit les armes, puis le Péloponnèse et la Roumélie. Tous réclamaient une Assem-

blée et un gouvernement respectant les lois. Les fusils se firent entendre à Poros. Capodistria envoya des troupes et des bateaux russes commandés par Ricord¹⁵. Miaoulis¹⁶ fit sauter la frégate, le bateau à vapeur et d'autres bateaux. L'Angleterre redoutait de nous voir devenir une puissance maritime et ce sabotage fit le plus grand plaisir à Mavrocordatos¹⁷ et à sa bande. L'incident fut clos, mais Poros avait été ravagée et tant d'hommes avaient péri... Déjà auparavant, Petrobey s'était enfui secrètement de Nauplie. Il fut arrêté en route avec ses frères et son fils Bey Zadé. Tous furent jetés au Palamède.»

De 1825 à 1826, les combats en Grèce, les risques qu'ils font courir à la paix ainsi qu'au maintien d'une sorte d'équilibre entre les puissances, conduisent à des séries de rencontres et de pourparlers entre les diplomates européens.

1826, année déterminante pour l'activité d'Eynard en faveur des Grecs, comporte aussi, pour lui, des motifs d'espoir. Il a réussi à se gagner une collaboration de poids en Grande-Bretagne, celle d'un Suisse d'Angleterre, William Haldimand, fameux banquier et homme d'affaires¹⁸. Il va le convaincre de laisser partir en Grèce le fils de sa sœur, madame Jane Marcet Haldimand, femme du docteur Marcet alors décédé. Il s'agit du jeune François Marcet, envoyé comme délégué des comités philhellènes pour se renseigner sur l'état de la Grèce. Il sera accompagné par

¹⁵ Ricord est un amiral russe.

¹⁶ Miaoulis est un des plus célèbres marins grecs dont on ne compte pas les victoires remportées sur les navires turcs.

¹⁷ Alexandre Mavrocordatos, né à Constantinople en 1791 dans une famille phanariote, eut de nombreuses charges pendant et après la guerre d'indépendance grecque.

¹⁸ William de la Rive, *William Haldimand*, 1944. Voir aussi la biographie de Haldimand sur le site historyofparliamentonline.org/research/members/1820-1832

¹⁴ D. Kolher, ed. *Général Macriyanis, Mémoires*, Albin Michel, Paris, 1986.

William de Romilly, un ami de la famille et un protégé de William Haldimand. Ces jeunes «Suisse» ont un fort accent britannique; en fait ils sont plus Anglais que Suisses. Chez certains observateurs naît la suspicion que la Grande-Bretagne prend en main la question de l'indépendance grecque, ce qui n'est pas entièrement faux. Ne peut-on pas penser qu'elle voudrait utiliser à son profit cette guerre qui entrave sa navigation commerciale? Dès 1825 les gouvernements anglais et russes se demandent comment stopper le conflit et le porter sur un terrain diplomatique. La Royal Navy domine les mers, seule la pression qu'elle peut exercer sera en mesure de stopper les combats. L'influence commerciale et politique britannique dans cette région va pouvoir s'y développer. Tel est le plan que va mettre en œuvre le premier ministre de sa majesté Georges IV, le whig Georges Canning, ami de William Haldimand. Il a remplacé à ce poste le torrey Castlereagh, mort en 1822, conservateur.

Mais l'évolution de la tension militaire entre la Russie et l'Empire ottoman fait surtout craindre une intervention russe en Grèce. Le tsar y détient une énorme influence comme protecteur des chrétiens orthodoxes. Une menace directe pèse sur le protectorat anglais des îles Ioniennes, l'Heptanèse, premier État grec indépendant.¹⁹

Le gouverneur anglais Adam qui a succédé à Maitland, terrible adversaire de l'indépendance grecque, ne cache pas son appréhension et reçoit avec soulagement ses compatriotes anglo-suisses Marcet et Romilly lors de leur passage à Corfou. William Haldimand joue à ce moment-là un rôle déterminant pour la Grèce. Les détails nous échappent, sa discrétion de banquier et d'homme politique lui font passer sous silence les démarches, les engagements financiers qui aboutiront à l'intervention du fameux lord Cochrane²⁰ dans la lutte des Grecs. Outre son influence politique comme ancien directeur de la Banque d'Angleterre et membre libéral du Parlement dont il s'est retiré, William Haldimand a les moyens financiers que donne une colossale fortune héritée de son oncle Frederik Haldimand. Ce dernier est une des personnalités britanniques les plus marquantes du XVIII^e et du début du XIX^e, principalement au Canada. Ses biens et des affaires s'étendent sur trois continents. Ils furent gérés après lui par ses héritiers.

Quant à l'aventure du brigantin de Petrobey qui a dû mettre à voile de Livourne vers la fin du mois de juillet ou en août 1826, nous ne pourrions le suivre jusqu'à son arrivée à destination. Plusieurs sources mentionnent le succès de sa mission et le contentement d'Eynard, de Vieussieux, et de leurs collaborateurs Balbi, Guebhard sans oublier le capitaine Aliferachi junior.

Alphonse Rivier

19 Voir l'article d'Alexandre Antipas dans ce numéro de *Desmos*.

20 Thomas Cochrane (1775-1860) par la suite lord intervint dans des combats maritimes en Amérique latine, puis en Grèce à la tête de la marine.

ATHOS LE FORESTIER

de Maria Stefanopoulou

Traduction René Bouchet

Editions Cambourakis, Paris 2019

L'auteure est née en 1958 à Athènes. Elle a fait des études de lettres classiques et modernes à Rome, puis du théâtre et divers métiers littéraires à Paris. De retour à Athènes en 1997 elle travaille dans l'édition et publie des recueils de nouvelles, *Le voyage des âmes*, *le Silence habité des maisons* (1999 et 2000), des essais comme *Le retour de l'ombre* (2015). Son premier roman *Athos le forestier* paraît en 2014 et reçoit le prix de l'Académie d'Athènes.

«Ils lui dirent que c'était sur ce versant de la montagne qu'avaient trouvé refuge les âmes d'environ cinq cents hommes, métamorphosées avec le temps en chênes et en cèdres.» (p. 174).

Au travers de trois générations de femmes et grâce à l'entêtement de Lefki sa petite fille, le souvenir d'Athos le forestier remonte à la vie. En décembre 1943, dans un village perché du Péloponnèse, à Kalavryta, les soldats allemands ont massacré tous les hommes. Mais l'une des victimes, miraculeusement, ressortira de l'amas des morts (comme le colonel Chabert chez Balzac) pour se cacher dans la forêt et, traumatisé, y vivre à l'écart des humains le reste de sa vie.

Au contact des arbres, il développera une relation différente à lui-même et aux autres, allant jusqu'à accepter à ses côtés la présence de Kurt, un ancien soldat de la Wehrmacht. Ce livre parle de la mémoire, de la quête des bribes de l'histoire de cet ancêtre presque mythique, de la relation au sein d'une famille privée d'hommes entre Margarita la fille, Lefki, la petite-fille et Iokasti l'arrière petite-fille. Il conte aussi la magie de la forêt, de la société des arbres.

«La différence entre l'arbre et l'homme tient à son immobilité et à sa relation particulière à l'éternité. L'arbre vit et meurt au même en-

droit, sans se déplacer. Mais, dans la mesure où il peut en même temps vivre et mourir là où un jour il est sorti de terre, l'arbre est théoriquement immortel.» (p. 83).

Ce roman est fort par sa charge d'humanité mais aussi par la réflexion profonde qu'il engage sur la relation des êtres entre eux dans l'espace et le temps et sur notre rapport à la nature.

Il raconte une partie sombre de l'histoire grecque, l'occupation allemande et la guerre civile qui a suivi, mais surtout les interrogations et la quête de réponses.

«Il existe trois voies pour conjurer le viol de sa conscience et gagner sa liberté personnelle : devenir martyr en participant à un juste combat ; feindre de se soumettre en dissimulant son credo ; s'exiler de son propre chef. Fidèles aux lois de la nature, le forestier a tracé un quatrième chemin.» (p. 212).

J.-D. Murith

Mais encore :

Mathausen de Iakovos Kambantellis, traduit par Solange Vestal-Livanis chez Albin Michel, Paris 2020, prix du livre étranger de France-Inter.

Eleni ou personne de Rhéa Galanaki, traduit par René Bouchet chez Cambourakis, Paris 2018.

Au fond de la poche droite de Yannis Makridakis, traduit par Monique Lyrhans chez Cambourakis, Paris 2020.

Poésie :

L'escalier d'Olga Votsi, traduit par Bernard Grasset chez Le Taillis Pré, Châtelineau (Belgique) 2018.

Le livre de la terre de Katerina Iliopoulou, traduit par Michaël Batailla avec Clio Mavroeidakos chez Desmos, Paris 2019.

ANNA EYNARD-LULLIN ET LE COMITÉ CRÉTOIS

Jean-Gabriel Eynard était un homme avisé, fin psychologue, se connaissant lui-même et bon juge des personnes¹. Ce fut la clef de sa fortune. Ainsi sut-il refuser des partis brillants et patienter jusqu'à trente-cinq ans avant de choisir une épouse : celle-ci eut non seulement une large part dans son succès, mais avec elle il s'entendit toujours à merveille. Jamais le dicton – mi-plaisant, mi-condescendant – que derrière tout grand homme, il y a une grande femme, ne se vérifia donc mieux que dans leur cas !

En tout bien tout honneur, Anna, l'infatigable valseuse, était une des dames les plus recherchées lors du Congrès de Vienne. Or on sait que le congrès s'amusait aussi, et que le sort de l'Europe se régla entre deux tours de valse. Elle contribua au succès de la mission de son oncle, l'envoyé genevois Charles Pictet de Rochemont, que Jean-Gabriel accompagnait en qualité de secrétaire.

C'est alors que le couple se lia d'amitié avec le comte Jean Capodistrias, l'envoyé du tsar, le futur « gouverneur » de la Grèce. Celui-ci avait pris à cœur le règlement de la situation

internationale de la Suisse². Mais Capodistrias se vouait surtout corps et âme à la renaissance de son pays natal, la Grèce. Il fut certainement pour beaucoup dans le philhellénisme des Eynard³ et des Genevois en général. Eynard, et, ajoutons, Mme Eynard, ne tournèrent pas pour autant le dos à la Grèce après la mort de leur ami vénéré. Que cela n'allât pas de soi a été souligné de tout temps. Mais le couple Eynard était tenu par une promesse, faite à leur ami, « de travailler sans relâche au bonheur de sa patrie », comme Jean-Gabriel l'écrivait au tsar en 1843⁴.

En 1841, lors d'une révolte dans l'île de Crète, Eynard envisageait la reconstitution des comités, dont l'activité avait cessé en 1830⁵. En cette même année, il fut parmi les artisans de la création de la Banque nationale de Grèce ; il demeura constamment aux côtés de son premier directeur, Georges Stavros⁶. Car après le combat, Eynard voyait surtout la nécessité de permettre le développement de la classe laborieuse en Grèce. Et si, à partir de 1855, ses forces baissèrent, il faisait savoir par sa femme à ses amis à Athènes, encore peu avant sa mort survenus le 5 février 1863, son « désir d'être encore utile à la Grèce »⁷. En Grèce, on savait bien qu'on pouvait compter sur Anna.

1 Comme il ressort, entre autres, de l'attachante lecture de la récente biographie par Michelle Bouvier-Bron, *Une jeunesse en Italie : Les années de formation de Jean-Gabriel Eynard*, Genève 2019. Sur Anna Eynard-Lullin (1793-1868), sur ce qui suit et sur le « second comité », créé à Genève, le 3 septembre 1825, pour soutenir la cause grecque, voir ead., *Jean-Gabriel Eynard (1775-1863) et le philhellénisme genevois*, Genève 1963, qui s'appuie, en ce qui concerne Anna, sur Alville, *Anna Eynard-Lullin et l'époque des congrès et des révolutions*, Lausanne 1955 ; voir aussi Anna Eynard-Lullin et al., *Vienne 1814-1815 : Journaux du Congrès : « J'ai choisi la fête... »*, Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg. Nouvelle série 20 (2015). Les lettres citées, sauf autre indication, sont recueillies dans *Le chevalier Jean-Gabriel Eynard : Hommage à sa mémoire à l'occasion du centenaire de sa mort*, Athènes, Banque nationale de Grèce, 1963 (tirées de *Επιστολαί Ι. Γ. Ευνάρδου προς Γεώργ. Σταύρον 1841-1843*, *Εθνική Τράπεζα της Ελλάδος - Ιστορικών Αρχείον, Εν Αθήναις* 1923).

2 Voir Michelle Bouvier-Bron, *La mission de Capodistrias en Suisse (1813-1814)*, Corfou 1984.

3 Tel est l'avis bien informé que Michelle Bouvier-Bron m'a communiqué.

4 Lettre citée dans *Le chevalier...*, cit. note 1, p. 20.

5 Voir sa lettre à Cassin, ancien agent général du Comité grec de Paris, datée de Genève, 8 juillet 1841.

6 Voir *Le chevalier...* ; Gerassimos Notaras, *A chronicle of National Bank of Greece, 1841-2006*, Athènes 2008.

7 Lettre de G. I. Basili (collaborateur de G. Stavros) à Anna Eynard, datée d'Athènes, 16/28 novembre 1862 (Bibliothèque de Genève [BGE], Ms. suppl. 1887/1, f^{os} 355-356) ; voir *Le chevalier...*, *passim*, pour ce qui suit également.



Fig. 1: Auteur inconnu, 1866: Monastère d'Arkadi, l'higoumène Gavriil met le feu aux poudres.

G. Stavros et son collaborateur n'écrivaient-ils pas à cette dernière, depuis quelques années, les nouvelles de la Banque, en lui laissant le soin d'en informer, quand et dans la mesure où elle le jugerait opportun, son vénérable mari⁸? Le Dr Louis-Albert Gosse, avait écrit – de son côté – au Dr Roeser, médecin du roi de Grèce, le 25 février 1860: «Mr Eynard est depuis quelque temps assez maladif, mais Madame Eynard continue d'être la Providence des malheureux.»⁹

Η μεγάλη επανάστασις, le grand soulèvement, comme il passa à l'histoire, fut proclamé en Crète en septembre 1866, après des mois de vains pourparlers avec la Porte pour

obtenir l'amélioration des conditions de vie de la population chrétienne. L'épisode qui marqua les esprits en Europe, et même en Amérique, fut le sacrifice des occupants du monastère d'Arkadi, survenu deux mois plus tard. La lettre ouverte de Victor Hugo, datée du 17 février 1867, publiée par *Le Figaro*, le 26, décrit de manière saisissante «l'Holocauste» où périssent dans une même explosion femmes et enfants, réfugiés et assaillants, les premiers trouvant une mort libératoire dans un monastère explosant comme un «volcan». La lettre et un tableau anonyme (fig. 1) illustrant la scène devinrent le pendant du Massacre de Chios par Delacroix et de la chute de Missolonghi, au cours de la Guerre d'indépendance.

Anna Eynard n'avait cependant pas attendu le drame d'Arkadi pour se préoccuper des effets de la révolte: elle devait être particuliè-

8 BGE, Ms. suppl. 1887/1, f^{os} 349-350, 353-354 (Basili à Anna Eynard, Athènes, 4/16 juillet 1862; G. Stavros à la même, Athènes, 25/6 novembre 1862).

9 BGE, Ms. fr. 2663, f^{os} 297-298.

rement sensible à tout ce qui touchait la Crète. N'écrivait-elle pas à G. Stavros, le 5 septembre 1866: «Que de peines mon bien aimé mari se donna dans le temps pour que l'île de Candie fit partie de la Grèce! Quel travail, quel soins incessants de sa part pour faire comprendre aux puissances la nécessité de cette réunion et de meilleures frontières. Mais ce fut peine inutile.»

Dans son récit du voyage qu'il fit en Grèce dans le courant de cette même année¹⁰, l'ancien secrétaire de Capodistrias, Elie-A. Bétant, notait:

L'insurrection des Crétois. [...] Je n'ai pu lire sans émotion les lettres que ces braves gens écrivaient à Athènes en y envoyant leurs familles: «Nous avons fait le sacrifice de nos vies; prenez soin de nos femmes et de nos enfants.» Or, il y a déjà six mille de ces réfugiés à Syra, au Pirée et à Athènes. Pour les assister, les Athéniens donnent de bon cœur leur dernière obole. Des collectes sont organisées dans toutes les maisons, et les dames s'occupent avec zèle à procurer du travail aux pauvres Crétoises. Des secours efficaces ne peuvent tarder à venir des familles grecques établies à l'étranger. On annonce des dons importants d'Angleterre et d'Amérique. Je n'ai pas appris sans orgueil que la veuve de notre éminent philhellène a fait récemment parvenir au comité crétois une assez forte somme.

Et de conclure cette lettre, la huitième du recueil, datée d'Athènes le 8 octobre 1866:

Espérons dans le triomphe du droit, du christianisme, de l'humanité. Espérons que, mieux inspirées, les puissances protectrices se mettront d'accord pour reprendre à nouveau leurs anciennes tractations et pour achever l'œuvre de 1829, si misérablement avortée. Alors les mânes de Capodistrias tressailliront d'allégresse au sien de leur éternelle félicité.

10 «Lettres à M. Edgar Quinet: souvenirs familiaux d'un voyage en Grèce», *La Revue moderne*, 1867, p. 465-501.

Effectivement, sans attendre, Anna Eynard avait donné l'ordre de verser la somme de deux mille francs en faveurs des réfugiées crétoises, le 5 septembre 1866¹¹. Le «Comité central d'Athènes en faveur des Crétois», adressait à son neveu et beau-fils, Charles Eynard-Eynard, des remerciements bien sentis le 8/20 septembre¹²:

...nous prions Madame Eynard et tous les membres de cette famille dont le nom sacré est imprimé en caractères ineffaçables dans le cœur de tous les Grecs, d'agréer nos remerciements pour le don qu'ils ont bien voulu envoyer à notre Comité par l'entremise de la Banque pour servir à soulager et faire vivre les familles victimes de la persécution et obligées de fuir leur patrie.

Anna fit sans doute beaucoup plus¹³. La création d'un Comité crétois, le 24 juin 1867, fut très probablement la suite de son appel aux anciens membres du «second comité» de 1825. En tout cas, lors de la première séance de la Commission exécutive, réunie le 2 juillet, on prit note que «Madame Eynard-Lullin veut bien accepter de faire partie du Comité des Dames. – Et le mémorialiste d'enchaîner – Elle en est immédiatement et à l'avance nommée Présidente d'honneur.» Elle sera l'âme de tout le Comité et la présidente effective du Comité des Dames, comme il ressort de la correspondance conservée¹⁴. Ces deux comités se signalèrent: ils sont dûment mentionnés dans un ouvrage d'histoire générale destiné avant

11 Lettre adressée par Anna Eynard à G. Stavros.

12 BGE, Ms. suppl. 1887, f^{os} 363-364.

13 Bellevue, 22 juin 1867; Ms. fr. 3211 Papiers Munier, f^{os} 47-56 à plusieurs membres du futur Comité (Beaulieu, 7 novembre 1866 – 15 novembre 1867).

14 Pour le Comité, voir au premier chef BGE, Ms. Frank Marcet, Ms. fr. 8673/4 Procès-verbaux du Comité de Secours en faveur des victimes de la guerre de Candie. 1 cahier, 24 juin 1867 – 11 mai 1869; lettres dans Ms. fr. 4250, correspondance adressée à Frank Marcet, *passim*; Ms. suppl. 1887, f^{os} 365-370, 3 lettres à Anna Eynard (Genève, 28 juillet – 22 septembre 1867).

— La réunion annoncée en faveur des Crétois a eu lieu hier dans une des salles du Casino. L'assemblée, composée d'une centaine de personnes toutes sympathiques à la cause des chrétiens d'Orient, était présidée par un comité provisoire composé de MM. Marcet, Munier et Lutscher, tous trois membres de l'ancien comité grec de 1825.

M. Marcet, promoteur de cette deuxième campagne philhellénique, a ouvert la séance par un éloquent exposé de la situation. M. Bétant, consul général du royaume de Grèce, a ajouté quelques détails à ceux qui avaient trouvé place dans le récit de M. Marcet. Après quoi, sur la proposition de M. le professeur Munier, l'assemblée à l'unanimité a adopté la résolution suivante :

« Après avoir entendu l'émouvant exposé de M. le professeur Marcet sur la douloureuse situation de nos coreligionnaires de Candie et en avoir délibéré, l'assemblée arrête :

• De charger un comité de prendre sans délai les mesures qu'il jugera les plus efficaces pour procurer aux chrétiens de Candie les secours d'humanité que leur affreuse détresse et leur admirable patriotisme imposent à la charité de leurs frères de Genève.

• Le comité sera composé de quinze membres. Il est autorisé à s'adjoindre d'autres membres et à convoquer l'assemblée générale des souscripteurs quand il le jugera convenable. »

L'assemblée a ensuite procédé à la nomination du comité définitif. Il a été composé des personnes suivantes :

MM. le professeur Marcet, les pasteurs Lutscher, Chenevière, Munier, membres de l'ancien comité grec ; Bétant, Dr Gosse, Ch. Schaub, Ch. Eynard, Alphonse Favre, Richard Pietet, André Duval, Carteret, Agénor Boissier, Dr Dufresne, Dr Appia.

Cette votation a été suivie d'une sorte de tour de préconsultation auquel ont pris part MM. Lutscher, Munier, Marcet, Rungaldier, Bost, Meylan, et Dr Appia ; le résultat en a été de fixer d'une manière plus précise les intentions de l'assemblée. Il est évident que dans la situation particulière faite à la Suisse par les traités européens, il ne saurait être question de prêter un secours immédiat et direct à l'insurrection Crétoise. Le rôle du comité se bornera à recueillir des souscriptions et à distribuer des secours aux familles candiottes frappées par la guerre.

C'est du reste ce qui se trouve assez clairement indiqué dans le texte même de la résolution adoptée. Il est vrai que l'on ne songe point à tenir la balance égale entre les Turcs et les Crétois, mais si l'on prend parti en faveur des seconds, ce n'est que dans un but de compassion et d'humanité. Dans ces conditions, nous ne comprendrions pas pourquoi le comité ne trouverait pas dans notre ville les mêmes sympathies qui répondaient avec tant d'ardeur aux appels de ses devanciers de 1825 à 1830.

tout au public cultivé, comme l'est l'Ιστορία του Ἑλληνικοῦ Ἔθνους¹⁵. La fondation du Comité des Dames y est bien attribuée à la veuve du philhellène Eynard, qui avait montré tout au long de son activité un si grand intérêt pour la Crète : la création du Comité crétois était ainsi effectivement aussi un acte de pitié envers les mânes d'Eynard.

Une sorte d'assemblée constituante eut lieu devant un public important, comme le relate le *Journal de Genève* du 25 juin 1867, « présidée par un comité provisoire composé de MM. Marcet, Munier et Lutscher, tous trois membres de l'ancien comité grec de 1825 ». On lira la suite directement dans la colonne du *Journal* (fig. 2). On y relève, en particulier, la présence du Dr Appia, membre fondateur en 1863 de ce qui allait devenir le Comité international de la Croix-Rouge. Sa présence et son intervention, s'il en était besoin, étaient une garantie des intentions humanitaires des comités, que le nom de « Comité de secours en faveurs des victimes de la guerre de Candie » formellement adopté quelques jours plus tard, durant la deuxième séance de la commission exécutive du 5 juillet, rendit tout à fait évident.

L'examen de la situation genevoise, suisse et internationale, mené par les membres du nouveau comité, lors de la séance du jeudi 27 juin, acheva de les décider à limiter les ambitions du comité à l'action philanthropique :

Monsieur Munier fait remarquer que dans le public genevois l'intérêt pour la destinée des Crétois est contesté, et que par conséquent il importe que le comité représente autant que possible toutes les dénominations, afin de rendre la cause plus populaire et plus sympathique. En 1826, la cause grecque l'était

Fig. 2 : *Journal de Genève*, 25 juin 1867.

¹⁵ T. 13, Athènes 1977, p. 262 (Ιωάννα Διαμαντούρου, « Η Κριτική επανάσταση (1866-1869) », p. 263-277) ; la somme sur le soulèvement demeure l'ouvrage de Ioannis P. Mamalakis, *Η Κρητική Επανάσταση του 1866-1869*, La Canée 1983.

généralement, aujourd'hui l'intérêt est beaucoup moins vif et la cause d'ailleurs plus limitée. A cette époque en outre on ne se montrait nullement timide à prêcher fait et cause pour l'émancipation de la Grèce et le comité genevois ne craignait nullement d'afficher une intention politique.

Signalons la lecture d'une lettre officielle, donnée à la Commission exécutive, réunie le 5 juillet: «Monsieur Bétant communique également une lettre du Ministre des affaires étrangères à Athènes, Mr Char. Tricoupis, qui remercie au nom du gouvernement du Roi, le comité de Genève de son initiative.»

La séance du 6 août et la correspondance montrent que l'action entreprise par Anne Eynard, d'envoyer des vêtements, était judicieuse. En même temps, le prés. Marcet «rend compte du remarquable mémoire de Madame Bourrit sur le peuple crétois. L'auteur dans son exposé historique remonte jusqu'au temps anciens. C'est un vrai traité politicohistorique du sujet qui, dans ses proportions actuelles, trouverait mieux place dans la *Revue des deux mondes* ou la *Bibliothèque universelle*, plutôt qu'il ne constitue une brochure populaire. Messieurs Bétant, Humbert et Munier se chargeront de revoir cet intéressant travail et de modifier sa forme et sa dimension, si cela est jugé nécessaire. Ils le pourront sans manquer à l'auteur, puisque, conformément au désir de Madame Bourrit et de Madame Eynard, l'ouvrage doit paraître sous le nom du Comité crétois¹⁶.» Faute d'avoir retrouvé le manuscrit d'Emma Bourrit, en l'état actuel de nos connaissances, nous ne savons pas quelle fut au juste la portée de l'intervention de ses trois relecteurs, et de Bétant en particulier.

16 Emma Bourrit née Hallard (1819-1901). – Le prés. Marcet avait écrit à Anna Eynard, le 28 juillet, que le Comité exécutif attendait de voir le manuscrit de Madame Octave Bourrit avant de s'engager à le publier.

Cet écrit parut effectivement, sous le titre: *La Crète et les souffrances des Crétois* dans la guerre actuelle, Genève, Imprimerie de Jules Guillaume Fick, 1867, 35 p., avec le sous-titre *Notice publ. par les soins du Comité fondé à Genève en faveur des Crétois. Se vend au profit de l'œuvre*. L'auteur, expliquait le comité, avait préféré par modestie demeurer anonyme. Toutefois, à la fin de l'écrit, on lisait «Genève, 1^{er} septembre 1867» et, plus bas, «E. B.». Sans entrer dans les détails, disons que ce texte était admirablement tourné pour émouvoir l'opinion publique, tout en étant sobrement rédigé et dûment documenté.

Cette signature a-t-elle fait croire à quelques lecteurs que Elie-Ami Bétant en était l'auteur? L'engagement actif du consul honoraire de Grèce dans le comité était de notoriété publique. Il revenait de Grèce, comme nous l'avons vu plus haut, après un voyage entrepris en dépit de toutes les recommandations de ses proches, qui l'avait placé aux premières loges pour observer la situation. Et, s'il ne pouvait rivaliser avec Victor Hugo pour émouvoir les foules, du moins s'était-il mis aussitôt à l'ouvrage, publiant son journal de voyage, sous forme de lettres à Edgar Quinet. A ce journal, on pouvait faire le reproche qu'il passait un peu vite sur le drame des réfugiés crétoises et de leurs enfants, et celui des pauvres populations de l'Attique appelées à les accueillir. On aurait été fondé de croire qu'il se réservait de revenir sur ce grave sujet ailleurs, mais point n'en fut besoin.

Revenons brièvement sur les actions menées par le comité et sur quelques-uns de ses membres les plus actifs.

Le jeudi 14 novembre, on prenait note que la somme totale recueillie se montait à 13607 Fr. – provenant de Genève et de toute la Suisse –, dont une partie avait servi à l'achat de vêtements, envoyé au Comité d'Athènes, et en

partie transmis en espèces, afin que ce comité puisse acheter des vivres à distribuer. Au moins soixante mille personnes auraient bénéficié des secours adressés par le Comité de Genève. Toutefois, à la fin de 1868, l'élan du comité s'essouffait. Le comité se dissolvait formellement le 11 mai 1869.

Qui étaient donc ces Genevois qui avaient répondu à l'appel d'Anna Eynard-Lullin et avaient soutenu son action ?

Pour commencer, son neveu et beau-fils, Charles Eynard-Eynard (1808-1876), historien. Dans la lettre qu'elle adressait à G. Stavros le 2 septembre 1866, Anna mentionne qu'il lui traduit du mieux qu'il pouvait un document officiel, certainement rédigé dans une langue « puriste » qui devait rappeler des souvenirs de collègue au traducteur.

Parmi ceux qui s'engagèrent le plus, à part le président Marcet, il nous semble qu'il faut relever l'engagement de David-François Munier (1798-1872), pasteur et professeur d'hébreu et d'exégèse vétéro-testamentaire, plusieurs fois recteur de l'Académie de Genève, nommé vice-président; Edouard Humbert (1823-1889), professeur de littérature française, fut nommé secrétaire suppléant. Le Dr Louis Appia (1818-1898) accepta, lui, d'être le secrétaire du Comité, à une période où la Croix-Rouge n'accaparait pas toutes ses forces¹⁷.

Deux membres, qui avaient été proches d'Eynard et de Capodistrias dans leur jeunesse avaient ainsi été très engagés dans les affaires de Grèce. L'un n'est autre que le président du comité, François Marcet-Haldimand,

17 Voir Roger Durand, Valérie Appia, *Louis Appia, 1818-1898: The first humanitarian globalist: Exhibit catalogue*, Geneva, Société Henry Dunant, International Federation of Red Cross and Red Crescent Societies, 2018; *À la rencontre de Louis Appia, 1818-1898*, Genève – Hanau, Société Henry Dunant, 2018 (Collection Henry Dunant 47).

dit Frank, professeur de physique, né en Angleterre, où il passa la majorité de sa vie. En 1826, il avait été chargé par Eynard de se rendre en Grèce pour apporter des fonds et d'observer la situation, ce qu'il fit apparemment avec beaucoup de prudence et à la satisfaction d'Eynard. L'autre est Elie-Ami Bétant (1803-1871), qui, après avoir été le secrétaire de Capodistrias pendant les deux premières années de son gouvernement, se consacra à l'enseignement du grec au Collège de Genève et à l'étude des classiques grecs, sans jamais oublier sa seconde patrie, dont il devint consul honoraire à la fin de sa vie.

Tout helléniste qu'il fût, Elie-Ami Bétant¹⁸ partageait certainement avec un membre plus effacé, mais assidu, du comité, une qualité qui était encore rare à Genève alors: il parlait le roméïque. Les deux étaient des connaisseurs de la Grèce, dans laquelle ils avaient séjourné ou voyagé. Charles Schaub (1808-1900) devint même le premier néo-helléniste genevois, qui ouvrit la voie des études de grec moderne, qui allaient connaître dans notre ville un remarquable développement. Ils avaient assisté aux cours donnés en 1826-1827 à Genève par le diplomate phanariote Jacovaki Rizo Néroulos sur la littérature et l'histoire grecques, cours qui avaient, sinon suscité, certainement beaucoup contribué à leur intérêt et à leur passion pour la Grèce¹⁹.

18 Sur Bétant, voir Bertrand Bouvier, « Elie-Ami Bétant, 1803-1871, régent et principal du Collège, philhellène, helléniste et citoyen », in *Le Collège de Genève, 1559-1959, Mélanges historiques et littéraires*, Genève 1959, p. 109-130; id., « Elie-Ami Bétant, helléniste et philhellène », in Bernard Lescaze et Mario Turchetti (éds), *Mythes et réalités du XVI^e siècle. Foi, idées, images. Etudes en l'honneur d'Alain Dufour*, Alessandria 2008, p. 167-174.

19 Voir id., « L'audience genevoise du cours de littérature grecque moderne de Jacovaky Rizo Néroulos, en 1826 », in Roger Durand (éd.), *C'est La Faute à Voltaire, C'est La Faute à Rousseau: Recueil Anniversaire Pour Jean-Daniel Candaux*, pp. 537-543.

On connaît les services que Bétant avait rendu à la cause grecque, d'abord comme secrétaire de Capodistrias, puis en publiant la correspondance diplomatique de celui-ci, enfin en tant que consul honoraire. Charles Schaub contribuait à sa façon à l'intérêt et à la sympathie envers les Grecs, en publiant des traductions d'ouvrages littéraires grecs rappelant les hauts faits des héros de la Guerre d'indépendance. Esprit réservé et raffiné, il se délectait, dans son Petit-Saconnex alors campagnard, de mettre en vers épiques latins l'épopée des Guerres médiques, qui attendaient – selon lui – leur chanfre depuis l'Antiquité, le récit d'Hérodote ne pouvant être comparé à l'*Illiade*. Le parallèle entre les Guerres médiques et la Guerre d'indépendance était à peine voilé²⁰.

Pour terminer, on constatera, à la suite des membres du bureau du Comité crétois, que les temps n'étaient plus à un vaste soutien à leur action, qui, de ce fait, demeura discrète et limitée, et pourtant précieuse et hautement appréciée en Grèce. Les raisons en furent essentiellement que l'enthousiasme pour l'irrédentisme en Europe, après 1848, avait cédé la place à d'autres priorités, et que les membres du Comité crétois appartenaient à la société conservatrice de Genève, qui vivait à l'écart après la victoire des radicaux de James Fazy. Et, last but not least, il n'y avait plus un Capodistrias, un Rizo Néroulos, un Eynard, pour susciter un mouvement profond en faveur de l'hellénisme, comme quarante ans plus tôt.

20 Voir Charles Schaub, *Graecia Victrix*, Genève 1882; sur Schaub: Bertrand Bouvier, «Charles Schaub juriste, alpiniste et néohelléniste», in *Musées de Genève* 205 (mai 1980), p. 2-6. Bertrand Bouvier a continué ses travaux sur Charles Schaub et les a présentés à trois reprises aux Congrès internationaux des néo-hellénistes des universités francophones, entre 1980 et 1995.

Matteo Campagnolo

Earn your MBA in Sustainable Business or in Business Transformation and Entrepreneurship

from a Top Swiss Business School

Full Time (1-year) or Part Time (2-years)

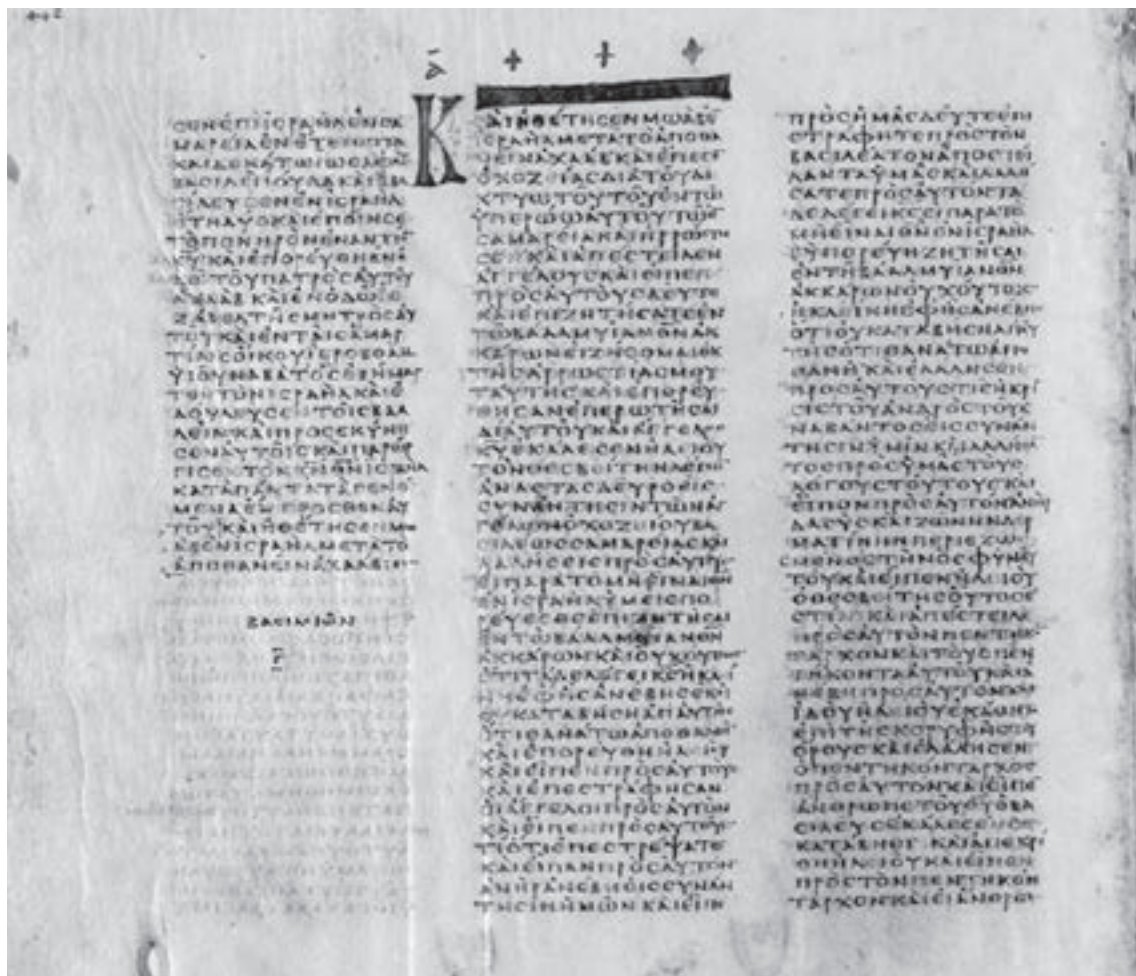
- Ranked 4th in Switzerland (QS MBA Ranking 2019)
- Personalized learning in small international classes
- Dual-mode learning (in-class & online)

www.bsl-lausanne.ch

BUSINESS
SCHOOL
LAUSANNE

BSL

LEADING INNOVATOR IN BUSINESS EDUCATION



Une page du *Codex Vaticanus*, du IV^e siècle, qui présente, presque au complet, le texte le plus ancien de l'Ancien Testament dans la version des Septante, ainsi que le Nouveau Testament ; ici on voit la fin du premier livre des Rois et le début du deuxième (intitulés Règles 3 et Règles 4). Ce manuscrit comporte 1518 pages, écrites sur deux ou trois colonnes ; il est désigné dans les éditions critiques par le sigle B.



Le *papyrus Bodmer II* (PB 2), *papyrus* 66 des éditions critiques du Nouveau Testament, de la fin du II^e siècle, qui contient l'Evangile de Jean, ici le chap. 8. A la 4^e ligne, on peut lire Ἐγώ εἰμι τὸ φῶς τοῦ κόσμου : « Je suis la lumière du monde. » Ce papyrus appartient à la Fondation Bodmer, à Cologny-Genève. Plusieurs papyrus de cette collection sont accessibles en ligne sur le site du « Bodmer Lab », un projet conjoint de la Bodmeriana et de l'Université de Genève, à l'adresse : <https://bodmerlab.unige.ch/fr/constellations/papyri>

LA LANGUE GRECQUE ET LA BIBLE

Pour nous Occidentaux, et particulièrement pour les catholiques, la langue de l'Eglise est le latin: langue officielle du Vatican, de la traduction appelée Vulgate et de la liturgie jusqu'à Vatican II. Pour les réformés, la Bible est «traduite d'après les textes originaux hébreu et grec».

En fait, la question n'est pas si simple. Commençons par l'Ancien Testament: la Bible hébraïque des théologiens et des traducteurs est la version dite massorétique, c'est-à-dire pourvue des signes vocaliques qui ne permettent qu'une lecture. Tous ceux qui lisent cette version prononcent les mots de façon identique, même si la compréhension du sens peut être diverse. Les Massorètes ont fixé ce texte univoque aux VIII^e et IX^e siècles, et le plus ancien manuscrit de l'Ancien Testament, mis à part les extraits découverts à Qumrân, date de 930 environ. C'est le Codex d'Alep, conservé à Jérusalem après avoir été gravement endommagé en 1947. Le plus ancien manuscrit complet du texte massorétique est le Codex de Leningrad, daté de l'an 1008.

Or saint Jérôme, le traducteur de la Vulgate, la Bible en latin, a vécu de 345 à 420. En 383, le pape Damase I^{er} lui demande de traduire la Bible en latin. Il a travaillé à cette traduction complète de la Bible avec l'aide de rabbins, en séjournant plus de vingt ans à Jérusalem et à Bethléem. Sa version est appelée Vulgate parce qu'elle s'adresse à tout le peuple lisant le latin; elle deviendra la Bible officielle de l'Eglise catholique. Son texte précède de cinq siècles la version massorétique.

La version des Septante

Pour l'Ancien Testament grec, la version devenue canonique est celle fournie par les septante savants juifs qui, à Alexandrie, ont tra-

duit en grec les livres saints. On l'appelle pour cela la version des Septante, ou simplement la LXX. Or elle a été commandée par Ptolémée II Philadelphe et réalisée à partir de 270 avant J.-C. environ. Cette traduction, dans ses parties les plus anciennes, c'est-à-dire le Pentateuque (ou la Torah), est donc de plus de mille ans antérieure au texte des Massorètes.

Au vu de son antériorité, la version grecque mérite donc une grande attention. Mais elle a d'autres caractéristiques qui la rendent indispensables: de nombreux termes hébraïques sont obscurs, malgré les racines sémitiques semblables en phénicien, en syriaque, en arabe, etc. Beaucoup de mots ne sont utilisés qu'une seule fois (*hapax*), notamment chez Job, Isaïe ou dans les Psaumes. Seul l'équivalent grec nous permet de traduire, par exemple, les parures féminines d'Isaïe 3, 18-24. C'est de là que proviennent les sycomores, les térébinthes et autres plantes que l'hébreu ne permet pas de déterminer. Le grec est donc indispensable à tout traducteur de l'Ancien Testament.

La version des LXX est celle que citent constamment les auteurs du Nouveau Testament, et aussi les Pères de l'Eglise, ou les juifs Philon d'Alexandrie ou Flavius Josèphe, qui écrivent leurs œuvres en grec – cette langue étant au I^{er} siècle, et déjà depuis les conquêtes d'Alexandre le Grand, la langue commune de la Méditerranée orientale. Son influence a été considérable dans l'Eglise orthodoxe, pour laquelle la LXX est devenue le texte officiel, et cela dès l'apparition des premières communautés en Asie mineure, à Corinthe ou à Rome. Elle est devenue la Bible que les juifs de la diaspora lisent à la synagogue, elle sera traduite en copte, en arménien, en slavon. Sa diffusion en Orient est considérable. Même si

le judaïsme de Palestine la rejette au nom de la langue sacrée qu'est l'hébreu, tout le judaïsme hellénistique l'adoptera comme le texte de référence. Les bibliothèques contiennent environ 1550 manuscrits de cette Bible grecque, dont les plus anciens datent du IV^e siècle (le Codex Vaticanus ou le Codex Sinaïticus par exemple).

Comment s'est opéré cet immense travail ? Un récit qui a sa part de légende mérite ici d'être résumé : il s'agit de la *Lettre d'Aristée à Philocrate* (son frère). Sous cet artifice et probablement ce pseudonyme se cache un juif écrivant au début du II^e siècle avant J.-C., donc un siècle après les événements. On sait que sous Ptolémée II Philadelphie, le bibliothécaire Démétrios de Phalère cherchait à enrichir la Bibliothèque d'Alexandrie de tous les témoins de la culture de son temps, y compris donc les « livres de la Loi des juifs », qui constituent « un ouvrage très digne d'intérêt, car il recèle une grande sagesse ». Aristée, ambassadeur du roi, est chargé de partir pour Jérusalem et de demander qu'on lui désigne six Anciens par tribu qui connaissent la Loi juive et sachent la traduire en grec. L'auteur en profite pour donner une description précise et pour nous très précieuse sur la Ville sainte. Les 72 savants (on arrondira à 70 pour simplifier !) se rendent à Alexandrie avec les rouleaux, qu'ils déroulent devant le roi.

Ce dernier, durant sept jours, reçoit somptueusement ses hôtes tout en respectant les usages alimentaires juifs, et les interroge sur la meilleure forme de gouvernement et sur les bons comportements humains. Les philosophes présents admirent les réponses venues d'Israël. On installe alors les savants sur l'île de Pharos. Les 72 traducteurs préparent un chapitre et « par confrontation » se mettent d'accord pour en établir la version définitive. Ils terminent leur travail en 72 jours, soit douze semaines de six jours (on respecte évi-

demment le repos du sabbat). On lit publiquement leur version à la communauté juive, qui l'accueille avec enthousiasme par des acclamations de joie et des cris approbateurs. Tous s'engagent à produire des copies sans rien retoucher à cette œuvre exécutée « avec piété et une exactitude rigoureuse » ; le roi s'incline devant les volumes et ordonne de les conserver religieusement. Il récompense dignement les savants avant de les renvoyer à Jérusalem, avec des cadeaux pour le grand-prêtre.

Philon ajoute dans sa *Vie de Moïse* (II 37) ce détail caractéristique : les 72 traducteurs « ont abouti au même texte, avec les mêmes mots et les mêmes tournures, chacun comme sous la dictée d'un souffle invisible ».

Dans son livre sur Philon¹, Mireille Hadas-Lebel montre bien que la *Lettre d'Aristée* veut faire passer un message. Elle souligne les caractéristiques suivantes de cette traduction :

- le projet relève d'une initiative royale, ce qui lui confère son prestige ;
- le grand-prêtre de Jérusalem a donné son aval, ce qui établit son autorité religieuse ;
- les traducteurs sont pieux et savants, ce qui garantit son exactitude ;
- il existe un accord parfait entre les douze tribus d'Israël, ce qui exclut toute contestation ;
- l'accord des 72 traducteurs et les 12 semaines de travail font supposer une approbation divine, soulignée expressément par Philon ;
- l'accueil de la communauté juive d'Alexandrie fait de cette traduction un texte de référence pour tous les juifs ;
- la volonté de recopier sans rien retoucher authentifie les copies du texte ; l'original sera conservé à la Bibliothèque.

1 Mireille Hadas-Lebel, *Philon d'Alexandrie, un penseur en diaspora*, Fayard, Paris, 2003, pp. 99-110 et 326-329, dont nous nous inspirons aussi pour le résumé. On peut aussi lire avec profit : Nathalie Cohen, *Une étrange rencontre, Juifs, Grecs et Romains*, Ed. du Cerf, Paris, 2017. La traduction de la *Lettre d'Aristée* se lit dans : Laurence Vianès, *Naissance de la Bible grecque*, Les Belles Lettres, Paris, 2017.

On se promet que l'anniversaire de ce travail sera fêté dignement chaque année sur l'île de Pharos. Trois siècles plus tard, Philon atteste que cette fête a toujours lieu, durant plusieurs jours, comme une sorte de pèlerinage.

Peut-être le récit enjolive-t-il le processus, mais lui donne l'autorité indispensable à une traduction d'un texte sacré dans une langue profane et, à l'époque, universelle. La réalité est probablement un peu différente. On pense que, dès le III^e siècle avant J.-C., les juifs d'Égypte, dans leur majorité, ne comprenaient plus bien l'hébreu et avaient des difficultés à lire le texte non encore vocalisé. Il fallait donc que ce texte sacré, qui doit être compris par tous, soit transcrit dans la langue commune. Dans le récit plus ou moins légendaire de la *Lettre d'Aristée*, le texte traduit se réduit en fait au Pentateuque, à la Torah, dont les livres ont conservé leur titre grec dans les versions modernes: *Genèse*, *Exode*, *Lévitique*, *Nombres* (Ἀριθμοί), *Deutéronome*. Les autres livres de l'Ancien Testament seront transcrits en grec peu à peu jusque vers 120, assurant une diffusion importante de la pensée juive en Égypte, puis dans le monde antique. Aujourd'hui, quand on parle de la version des LXX, on pense à l'Ancien Testament entier, y compris les livres qui furent rédigés directement en grec, et qui sont considérés comme deutérocanoniques ou apocryphes. Donc un long travail de traduction, accompli par des savants juifs dans le cadre de la Bibliothèque d'Alexandrie, sans doute initié par Démétrios de Phalère sous l'instigation de Ptolémée II.

Une raison politique s'ajoute en effet à celles qu'on vient de mentionner: selon la réforme judiciaire engagée par Ptolémée II, il fallait que la justice puisse être rendue selon les règles des diverses communautés qui formaient l'Égypte d'alors. Les juifs devaient être jugés selon leur propre loi. La traduction du Pentateuque devenait alors une nécessité

pour régler les conflits entre personnes de la communauté juive. Donc, à l'origine, on peut supposer que la traduction de la Loi juive fut une entreprise locale. Puis le corpus entier de l'Ancien Testament fut traduit et devint, dès la fin du II^e siècle avant J.-C., la Bible de la diaspora, sur laquelle les apôtres s'appuieront pour diffuser le message du Christ.

C'est ainsi que Mireille Hadas-Lebel peut dire de la version des LXX qu'elle est «un de ces événements silencieux, anonymes, indatables, qui ont changé la face du monde».

Le Nouveau Testament

Les étudiants en théologie, s'ils ne l'ont pas fait au collège et au gymnase, doivent apprendre le grec de la *koinè* (la langue commune de la période alexandrine) pour pouvoir lire le Nouveau Testament «dans le texte». Qu'est-ce que cela signifie? Comme l'apôtre Paul a été élevé à Tarse, fils d'un citoyen romain, il a suivi ses écoles en grec et maîtrisait parfaitement cette langue, dans laquelle il prêchait aux communautés d'Asie mineure, de Macédoine, d'Athènes et de Corinthe. Ses *Épîtres* ont été rédigées directement dans cette langue. Saint Luc, auteur du 3^e évangile et des *Actes des apôtres*, était quant à lui médecin: on peut penser qu'il avait appris son art en lisant Hippocrate. Ses deux écrits étaient destinés en premier lieu aux chrétiens de la diaspora: ils ont donc été rédigés en grec aussi, comme le montre aussi le style de leur auteur. Pour les évangélistes Matthieu et Marc, la question est plus délicate: il a sans doute circulé des récits partiels des miracles et des paroles de Jésus en araméen, la langue courante de la Palestine de cette époque, mais comme il ne reste aucun texte écrit en araméen à propos de Jésus, il est admis que les évangélistes ont composé leur récit en grec. Pour l'évangile de Jean et les écrits de l'école johannique, comme pour l'Apocalypse, rédigé à Patmos, la question est claire: le grec est la langue de rédaction.

Donc on peut dire que le grec est bien la langue de rédaction du Nouveau Testament. Les écrits sur Jésus ont été destinés dès l'origine à un public plus vaste que celui des rabbins et des notables juifs, et leur diffusion dans le monde antique ne pouvait se faire qu'à travers la langue commune au bassin méditerranéen. Les évangiles et les épîtres citent volontiers l'Ancien Testament, et c'est toujours le texte de la version des LXX qui est transcrit.

Le grec est bien entendu aussi la langue des premiers conciles : c'est en grec que s'est élaboré, non sans peine, dans de longs débats et des discussions enflammées, le texte définitif du *Credo* (« Je crois en Dieu, le Père tout-puissant... »), qu'on appelle volontiers le Symbole des Apôtres, ou la version un peu plus développée appelée Symbole de Nicée-Constantinople : les bases de la foi chrétienne ont été

discutées et rédigées en grec. C'est la langue du « Notre Père », de l'Eglise primitive, des premiers commentateurs de la Bible, des Pères de l'Eglise.

Et quand on parle du judaïsme et du christianisme, c'est sans le vouloir qu'on dit en grec : psaume et psalmodier, synagogue, liturgie, laïque et ecclésiastique, théologie, évangile, baptême, doxologie, monastère et presbytère, synode, paroisse (παροικία : le voisinage), évêque et épiscopal, apôtre et apostolique, apocalypse, eucharistie, Pentecôte, orthodoxe et hétérodoxe, catholique et... Christ. Les théologiens peuvent ajouter kérygme, synoptique ou glossolalie...

La dette des religions juive et chrétienne envers la langue grecque est immense.

Yves Gerhard

LES TRADUCTIONS DE LUTHER ET EN FRANÇAIS MODERNE

Passons au XVI^e siècle ! Dès les origines de la Réforme, Martin Luther a ressenti le besoin de traduire la Bible en langue vulgaire, puisque les Occidentaux, depuis longtemps, ne parlaient plus le latin. La version allemande de Luther (NT : 1522, AT : 1534), traduite à partir des langues originales, est le principal texte fondateur de l'allemand moderne. En français, la première traduction complète de la Bible date de 1530 : c'est la Bible d'Anvers, par Jacques Lefèvre d'Étaples, qui a traduit d'après la Vulgate. C'est Olivétan qui donne la première version française complète de la Bible d'après les textes hébreu et grec : son édition paraît à Neuchâtel en 1535. Elle est accompagnée de nombreuses notes savantes ; c'est lui qui a traduit le tétragramme YHWH par l'Eternel. Cette version a été revue par Calvin en 1560 et par Théodore de Bèze en 1588. La version Segond, plus exacte que toutes

les précédentes, est publiée en 1874 (AT) et 1880 (NT), et la version synodale de la Société biblique française, en 1910 : elles ont été révisées à de nombreuses reprises et continuent d'être largement utilisées.

En 1955 paraît la Bible de Jérusalem, première traduction française catholique réalisée sur les textes hébreu et grec. La Traduction œcuménique de la Bible (TOB) est publiée en 1972 et 1975. La première édition du Nouveau Testament en français courant, sous le titre *Bonnes Nouvelles Aujourd'hui*, a été publiée en 1971 ; elle a été dirigée par le pasteur Jean-Claude Margot, d'Aubonne, qui a aussi préparé *La Bible en français courant*, avec l'Ancien Testament, publiée en 1982. En 2001 paraît la *Bible Bayard*, du nom de son éditeur, qui a confié chaque livre à un exégète et à un écrivain. Plusieurs autres versions sont utilisées.

Y. G.

« MÉMOIRE ÉTERNELLE »

F. Cumont, dans *Ses recherches sur le symbolisme funéraire romain*¹, a commenté cette formule ouvrant des nombreuses épitaphes « afin de faire durer à jamais un sentiment de gratitude » envers ceux dont les publications et l'enseignement ont profondément marqué leurs élèves et les chercheurs qui ont été stimulés par leurs travaux. La formule fait partie de la liturgie des défunts de l'Église orthodoxe. Travaillant sur les Hérôa, je me suis autorisé à l'inscrire ici en exergue². L'histoire veut que nous fêtons cette année deux hellénistes « centenaires », Marguerite Harl et François Lasserre : ils ont tous deux laissé une œuvre considérable et un grand nombre de disciples.

Marguerite Harl et la LXX

Le Monde du vendredi 4 septembre 2020 a signalé, sous la plume de P.-J. Catinchi, la disparition à l'âge de 101 ans de Marguerite Harl, une helléniste exceptionnelle, dont le nom est définitivement lié à la mise en chantier de *La Bible d'Alexandrie*, la fameuse LXX, à laquelle j'ai souvent eu recours dans mes articles de *Desmos*, par exemple dans le n° 52, 2019, pp. 21-22. J'ai rappelé à plusieurs reprises le jugement de Philon, dans sa *Vie de Moïse*, affirmant que ces LXX n'étaient pas des traducteurs, mais des hiérophantes et des prophètes, qui rendront possible la rédaction des *Évangiles* en grec. Marguerite Harl avait rédigé le 1^{er} volume, la *Genèse* (elle a collaboré avec C. Dogniez pour le *Deutéronome*), plaçant d'emblée la barre très haut : son avant-propos, sa traduction et son appareil de notes en rendent la lecture fascinante ; sans l'étude de

la LXX, on ne se rend pas compte de la profondeur des racines des *Évangiles*. Il est d'ailleurs aussi important de souligner que la traduction du texte hébreu en grec a été l'œuvre de rabbins juifs de Jérusalem. Il semble que c'est la communauté juive d'Alexandrie qui est à l'origine de cette traduction parce qu'elle ne maîtrisait plus l'hébreu – mais il y a d'autres explications que Marguerite Harl a analysées. Une amie peintre d'icônes m'a fait remarquer que, selon toute vraisemblance, cette première version de la LXX se présentait sous forme d'un rouleau de Torah à fonction liturgique puisque la forme *codex* n'existe pas avant la fin du 1^{er} siècle. La précision est importante pour les iconographes : si, à l'Annonciation,



Fig. 1. Portrait de Marguerite Harl.

Marie lit la Torah, c'est donc sous forme de rouleau, avec ses deux étuis, comme Jésus dans la synagogue. Notre compréhension de tout cela a été perturbée par les peintres de la Renaissance, y compris Léonard de Vinci, inventeur du papier bible !

Marguerite Harl souligne dans son *Introduction* que « divers fragments de la Genizah du Caire attestent l'usage d'une version grecque

1 Paris 1966, réimpression de l'édition 1942, p. 255.

2 Cf. « Mémoire éternelle » : L'Hérôon de Opramoas à Rhodiapolis in *Lieu de mémoire en Orient grec à l'époque impériale*, A. Gangloff éd. P. Lang, Berne, 2013, p. 141.

de la Torah à date tardive... et l'on trouve encore en 1547, imprimé à Constantinople, un Pentateuque grec (en néo-grec) d'origine juive»! J'avais relevé (art. cit.) dans la *Genèse* de Marguerite Harl, p. 53, que le terme *logos* n'a pas encore fait son entrée dans le lexique théologique: c'est le terme *rhêma* qui exprime la Parole de Dieu. Quand on lit aujourd'hui avec quelle désinvolture certains auteurs se gargarisent du *logos*, on invoque la *sophia*... Marguerite Harl a écrit plusieurs livres sur le grec de la LXX, notamment *La langue de Japhet. Quinze études sur la Septante et le Grec des chrétiens* (Cerf 1994) et *La Bible en Sorbonne ou la revanche d'Érasme* (Cerf 2004); elle y révèle l'amplitude de ses connaissances et son extrême sensibilité. J'avais cité dans *Desmos* 52 son jugement: supprimer la LXX équivaldrait pour le grec ancien à supprimer Homère!

Merci à Marguerite Harl! Que son œuvre puisse s'achever; on attend avec impatience les grands Prophètes et les Psaumes!

«Centenaire d'un grand helléniste» François Lasserre (1919-1989)

Ῥῆμα δ' ἐργμάτων χρονιώτερον βιοτεύει

La Parole survit longtemps aux actes...
Pindare, IV^e Néméenne, vers 10³.

Le 12 février 2020, s'est déroulé à l'Institut suisse de Rome un colloque organisé pour célébrer le *Centenaire d'un grand helléniste François Lasserre*; François Lasserre avait en effet forgé ses premières armes, si l'on peut dire, dans les années 1949-1950 à la Villa Maraini, à Rome. Un petit livre de 62 pages rend compte

3 Je me permets de reprendre cette épigraphe que François Lasserre avait inscrite (en grec bien sûr) sur l'exemplaire des *Epodes d'Archiloque* (Paris, Les Belles Lettres, 1950) qu'il m'avait offert «avec le bon souvenir des années 1953-1956». Je donne la suite: «...si c'est au fond de notre âme que par la faveur des Charites, notre langue puise son inspiration.»

des travaux de ce colloque publié grâce à son fils Jacques Lasserre*, chez qui il est disponible.

Au centre de ce colloque on trouve un palimpseste de Strabon découvert et copié par François Lasserre à l'occasion de la *Géographie* de l'auteur et «dont il pressentait qu'il allait rapidement devenir illisible». La copie de François Lasserre a connu une fortune diverse et, étrangement, n'a pas encore été publiée, mais elle reste le témoignage du coup d'œil remarquable de notre professeur, qui l'avait repéré sous le *Vaticanus Graecus* 2306, manuscrit du Pentateuque (X^e siècle).

Notre collègue Ph. Mudry a très clairement rendu compte de cette découverte et de son importance. Je me borne donc à renvoyer le lecteur aux pages 14-15 de la publication.

François Lasserre, rappelons-le, fut professeur de grec aux Universités de Genève et de Lausanne, avant d'occuper la chaire ordinaire de grec à Lausanne en 1973 comme successeur d'André Rivier. Il a reçu les doctorats *honoris causa* d'Athènes 1982 et d'Urbino 1988.

Les actes de ce colloque rendent compte de nombreux témoignages de ses collègues et de ses élèves, auxquels je renvoie les lecteurs; je prends la liberté d'y ajouter ma modeste contribution.

Pour commencer par le plus important, je dirai que François Lasserre a été le responsable de mon engagement en archéologie grecque et donc de toute ma carrière. C'était au Collège de Béthusy, à Lausanne, en seconde année de grec. Il a commencé sa leçon en écrivant des vers au tableau noir que nous recopiâmes

* Il reste quelques exemplaires de ce document: s'adresser à Jacques Lasserre, Quai Perdonnet 3, 1800 Vevey ou jnlasserre@outlook.com

sans en rien comprendre. Il nous expliqua que nous étions les premiers au monde à découvrir ces vers d'Archiloque et que, si nous travaillions bien, nous irions faire des fouilles en Grèce sur l'hérôon d'Archiloque – courait à cette époque une rumeur sur un prétendu hérôon de cet auteur, à Paros, dont on hésitait à croire qu'il l'eût mérité (un hoplite – bâtard – lâchant son bouclier)! Nous avons bien travaillé, mais nous n'avons jamais été fouiller en Grèce! Qu'importe, j'avais décidé d'être archéologue.

Je ne sais si François Lasserre s'est souvenu de sa promesse. Quoi qu'il en soit, il a organisé un merveilleux voyage initiatique en Grèce (dont la réussite, précisons-le, fut dû aussi au dévouement de Mireille Lasserre).



Fig. 2. Portait de François Lasserre.

En rédigeant ces quelques lignes, je me suis rendu compte que ces premiers pas de collègien m'avaient marqué; je suis souvent retombé sur Archiloque et Strabon. Dans *Embarquement pour l'image*, A.-F. Jaccottet et moi-même nous sommes demandé si l'on osait réimprimer *Achéloos ou Nessos?* (Archiloque, 273-277 LB) et nous avons répondu oui, en le remettant même en perspective à l'aide du centaure de Lefkandi⁴.

4 C. Bérard, *Embarquement pour l'image. Une école du regard*. Edité par A.-F. Jaccottet, Antike Kunst, Beiheft 20, Bâle 2018, p. 161 sqq.

Je n'aurai garde non plus d'oublier les satyres! Pour *Le Satyre casseur* consacré à la pélikè du peintre de Gêras (*Paralipomena* 355), un des trésors du Musée de Lausanne que François Lasserre avait condamné au motif de sa laideur (!), il n'en reste pas moins que c'est un article du maître sur le *Drame satyrique*⁵, – où il fait abondamment recours aux documents archéologiques – qui a permis de trouver la solution en démontrant que les vices des satyres sont saisis dans un système antithétique qui conduit «à l'éloge indirect des vertus contraires» (art. cit. p. 298).

Quant à Strabon, on le trouve cité p. 212 note 6, à propos du Léman, qui est un fleuve selon un texte de Posidonius cité par Strabon et signalé par François Lasserre⁶. On constate une fois de plus les liens étroits entre archéologie et philologie.

Pour conclure, je dirai encore que François Lasserre était un merveilleux épistolier. J'ai conservé plusieurs de ses lettres, comptant toujours plusieurs pages, 20 à 25 lignes manuscrites d'une écriture précise et serrée, pleines de bons conseils, de mises en garde, d'intérêt et de curiosité; ainsi par exemple, lorsque je fouillais à Élis avec la mission autrichienne – c'était la première fouille que reprenait l'Institut archéologique autrichien, après la guerre, sous la direction de Veronica Leon. Pendant les week-ends nous prospectons la haute vallée du Pénée menacée par un barrage. François Lasserre m'écrivait sa satisfaction, car il pensait que «cette carrière d'archéologue qui semblait à première vue aussi aléatoire» nous apportait d'emblée autant de satisfaction. François Lasserre, merci et *mémoire éternelle!*

Claude Bérard

5 RFIC 101, 1973, pp. 273-301.

6 Ouvrage cité note 4, page 212 et note 6. *La chute d'Icare dans le lac Léman, de Posidonius à Ramuz*, pp. 211-217.

CHRONIQUE DES AMITIÉS GRÉCO-SUISES DE LAUSANNE 2019-2020

Les conditions sanitaires dues à l'épidémie du Covid-19 nous ont obligés à terminer nos activités en mars dernier. De l'automne 2019 à février 2020, nous avons quand même pu nous réunir pour quatre événements importants, dont la célébration des 90 ans de notre association.

8 octobre 2019 : dans l'ambiance de la fête des vignerons, M. Charis Xanthopoulos nous a baladés dans le vignoble grec et ses nombreux cépages et nous a fait déguster quelques vins de son choix.

6 novembre 2019 : commémoration des 90 ans d'existence de notre association, créée à la fin de l'an 1929 par le Dr Francis Messerli et le baron Pierre de Coubertin. Messieurs Grégoire Junod, syndic de Lausanne, Thomas Bach, président du CIO et Thanos Kafopoulos, consul général de Grèce nous ont honorés de leur présence, lors de cette cérémonie.

Après les salutations et mots d'encouragement prononcés par ces trois personnalités, le président, Alexandre Antipas, a fait l'historique de la création des Amitiés gréco-suisse, son contexte et ses protagonistes. Puis ce fut le tour de M. le professeur honoraire de l'Université de Genève, André Hurst, de nous faire un très intéressant exposé sur «Le grec à Lausanne : gloire du passé, gloire d'aujourd'hui».

La soirée fut agrémentée par des superbes improvisations de thèmes grecs, au piano, par Antoine Fachard. La partie officielle s'est terminée par la présentation et dédicace du livre de M. Jean-Philippe Chenaux sur *Les cinq vies du « bon docteur Messerli »*, Ed. Favre.

14 janvier 2020 : un passionnant exposé de l'égyptologue Amandine Marshall sur le mythe de l'Atlantide ou, plutôt, des Atlantides et de la manière dont Platon a exploité le mythe pour glorifier Athènes.

9 février 2020 : à l'occasion de la journée mondiale de la langue grecque, le 9 février 2020,

les AGS ont collaboré avec ESTIA et MELISSA pour commémorer cette date en invitant Mme Katerina Vassilaki, Dr en philologie classique, pour nous exposer les origines et l'évolution de la langue grecque à travers les siècles. Des textes originaux ont été récités par Mme G. Antonarakis, M. D. Démétriades et Mme T. Argyrou-Birchler.

Comité

Deux changements importants sont survenus au courant de l'année. Tout d'abord, la démission de notre chère collègue Vicky Fachard. Démission compréhensible après tant d'années de fidélité et d'aide apportée à nos activités.

Quelque temps après, le comité a eu le privilège d'accueillir en son sein M. Christian Zutter, qui venait de prendre sa retraite du poste de secrétaire municipal, chef du protocole de la Ville de Lausanne. Son excellente connaissance des arcanes de l'administration et sa sensibilité politique seront d'une grande utilité à notre comité.

Prix Valiadis : En 2020, comme en 2019, le prix Valiadis n'a pas été décerné, faute de candidats répondant aux critères requis.

Nouveaux membres des Amitiés gréco-suisse de Lausanne

M. Raymond ABPLANALP
M^{me} Anna INTZOGLU
M. Dimitri KIRITSIS
M^{me} Lida MANTZAVINO
M. Egidio MARCATO
M^{me} Konstantina MINOU
M. David MORAND
M^{me} Annik NICOD
M^{me} et M. Liz Anne et Phokion POTAMIANOS
M. Jean RENZEPIS
M^{me} Catherine SCHMUTZ NICOD
M. Carmelo VAROTSIS
M^{me} Françoise ZWEIFEL

« FRED BOISSONNAS ET LA MÉDITERRANÉE. UNE ODYSSEE PHOTOGRAPHIQUE »

Exposition Genève
Musée Rath
du 25 septembre 2020
au 31 janvier 2021

Pour la troisième fois, en un peu plus d'un siècle, Fred Boissonnas *tient* le Musée Rath. Le lecteur attentif de *Desmos* ne manquera pas de se réjouir qu'un des pères de l'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard «ait l'honneur du Rath». Et les membres retrouveront même dans l'exposition une pièce des archives de l'association.

En 1912, l'exposition «Au gré du vent. Crète et Cyclades» marquait la reconnaissance de la photographie, non plus seulement comme un procédé technique moderne, mais comme art, de la part de la frileuse administration de la Ville de Genève. Le «sixième art», comme se plaisait à souligner Boissonnas, peut-être le photographe le plus en vue de l'époque, de l'Ecosse à Saint-Petersbourg.

En 1981, ce fut au tour de Nicolas Bouvier, lui écrivain et photographe du voyage, d'exposer au Musée Rath l'œuvre du photographe voyageur, celui qui fut, du moins en partie, son prédécesseur à Genève.

Aujourd'hui, l'œuvre de Boissonnas est à l'honneur, afin de mettre en valeur l'acquisition finalement faite par la Ville du gros du fonds de l'atelier photographique des Boissonnas, après une valse-hésitation qui a duré trente ans. Fonds riche encore de quelque deux cent mille clichés et documents.

L'exposition, «octumane» d'après l'affiche, est essentiellement l'œuvre d'Estelle Sohier, chargé de cours de l'Université de Genève, commissaire externe (fig. 1). Après un rapide clin d'œil au Boissonnas portraitiste de cabi-

net des nobles et des bourgeois, c'est le Boissonnas paysagiste, dont on a compris qu'il est un adepte du mouvement pictorialiste – en d'autres mots, adepte de la photographie comme acte d'artiste, à l'opposé du slogan très américain de Eastman: «You press the button, we do the rest» –, qui prend le devant de la scène.

On se régale à la vue des tirages originaux d'auteur, conservés à Genève – «merveilleux de finesses et de nuances, exprimant les moindres caprices d'une lumière d'orage, et d'une qualité...» inégalable (Nicolas Bouvier) – du photographe de la Grèce. Une Grèce où la pureté de l'air et des mœurs le dispute à la pureté du marbre. Cette salle vaut à elle seule la visite.

Quel contraste avec les impressions numérisées, tirées des clichés pris par Boissonnas pour servir de preuve à la théorie de Victor

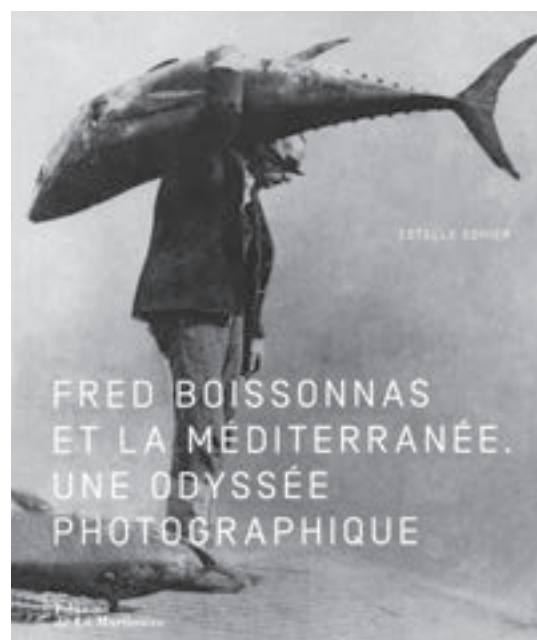


Fig. 1: Estelle Sohier, *Fred Boissonnas et la Méditerranée. Une odyssée photographique*, Éditions de La Martinière, Paris, 2020.

Bérard, que l'Odyssée, à la base, est un *roman géographique*. Là, il s'agissait de montrer la seconde acquisition de la Ville de Genève, le Fonds Bérard-Boissonnas de quelque trois mille clichés, qui ne furent jamais exploités par Bérard, faute de moyens, et publiés de manière très sélective par son fils Jean, l'historien des colonies grecques.

Sur cette lancée, on admirera en passant le choix de photos destinées à illustrer les lieux de saint Augustin. Puis, au sous-sol, on découvrira, sans doute pour la première fois, les deux grands travaux de vieillesse de Boissonnas, son livre sur l'Égypte, d'une grande poésie visuelle; et la mer Rouge et le Sinaï, qui accompagneront, hanteront même, le photographe devenu à son tour exégète de la Bible, jusqu'à la fin de ses jours. Boissonnas s'y montre un précurseur convaincu de Werner Keller, dont le livre *Und die Bibel hat doch recht* (1955), accompagné d'un volume de planches et de photos, fut traduit en vingt-quatre langues!

Cette exposition a le mérite d'attirer l'attention sur l'ampleur de la tâche à accomplir pour

embrasser véritablement l'œuvre de Boissonnas, et, en particulier, la nécessité de collaborer avec le Μουσείο Φωτογραφίας (Musée de la photographie) de Thessalonique, qui conserve admirablement depuis 2004, et qui a largement ouvert aux chercheurs, aussi au niveau local, l'œuvre grecque de Boissonnas (classé « patrimoine inaliénable » de la Grèce depuis 2012).

L'exposition confirme que Boissonnas demeure, avant tout le photographe-voyageur de la Grèce, d'une Grèce idéalisée et pourtant bien réelle, telle que nous l'aimons, et telle que Venizélos tenait à la présenter au monde, au lendemain des guerres balkaniques, et, en particulier, à ses homologues des puissances victorieuses de la Première Guerre mondiale. Boissonnas reste donc celui que nous connaissons, essentiellement le photographe qu'il a appris à être, d'abord dans les montagnes suisses, puis en Grèce... Et, comme le laisse entendre le titre, toute la Méditerranée n'était-elle pas une fois une mer grecque?

Matteo Campagnolo



L'hôtel Continental, situé en face de la gare, dispose de 116 chambres entièrement rénovées en 2009 et 2010.

Notre Café-restaurant « Le Pain Quotidien » ouvert 7j/7 dès 07h00 à 19h00
Le fitness ACTIVFITNESS, de plus de 1000 m² gratuitement à disposition de nos clients.
Et nos 5 salles de conférences décorées par le célèbre peintre suisse Hans ERNI.

2, Place de la Gare, CH-1001 Lausanne / Switzerland
Tel: +41 21 321 88 00, Fax +41 21 321 88 01
www.manzprivacyhotels.ch, reservation@hotelcontinental.ch

SOMMAIRE

P. 3 - 12	Kyriaki Xyla	Scènes de l' <i>Illiade</i>
P. 13 - 17	Alexandre Antipas	1800-1807: Un état grec avant l'Etat grec
P. 18 - 23	Alphonse Rivier	Organiser un transport clandestin de munitions, entre Livourne et Nauplie
P. 24	Jean-Daniel Murith	Lire
P. 25 - 31	Matteo Campagnolo	Anna Eynard-Lullin et le Comité crétois
P. 32 - 36	Yves Gerhard	La Langue grecque et la Bible
P. 37 - 39	Claude Bérard	Mémoire éternelle
P. 40	Alexandre Antipas	Chronique des Amitiés gréco-suisse
P. 41 - 42	Matteo Campagnolo	Fred Boissonas et la Méditerranée: Une odyssée photographique

Illustration de couverture: Le San Nicolo, aquarelle d'Antoine Roux, in Jean Meissonnier, Voiliers de l'époque romantique, ed. Edita Lausanne 1968.

